

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 595 — SAMEDI, 28 SEPTEMBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

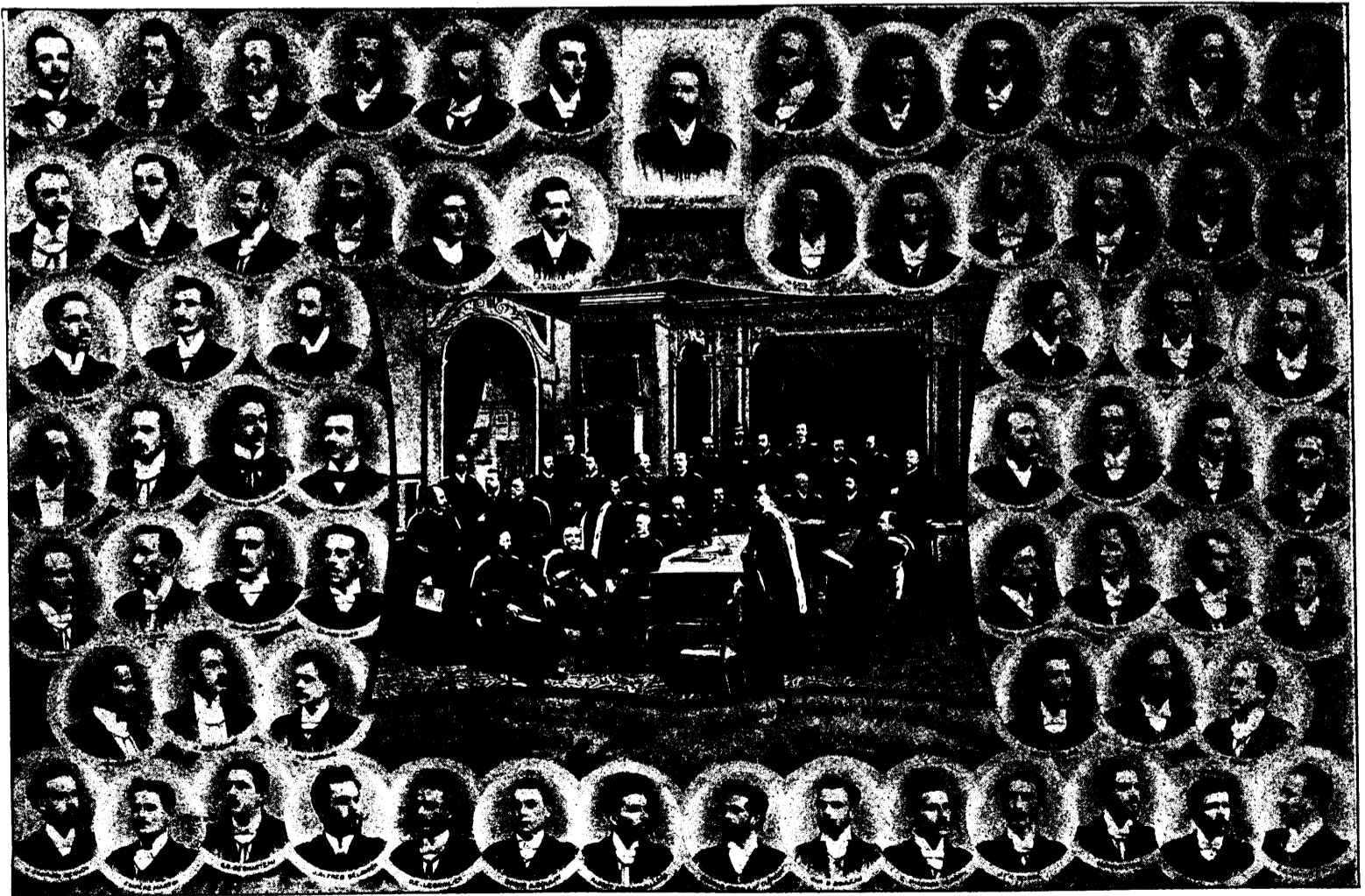
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIR JOSEPH RENALS, LORD-MAIRE DE LONDRES



LADY RENALS



MONTRÉAL.—LES GRADUÉS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL (FACULTÉ DE MÉDECINE), 1894-95.—Photo. Laprés & Lavergne d'après un tableau de 40 x 50

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—En villégiature, par Gaston-P. Labat. — Les gradués de l'Université Laval. — Chronique européenne, par Raoul Bresseau. — Carnet du *Monde Illustré*. — Biographie : M. A.-P. Roy, par J.-B. Caoutte. — Une famille de Montagnais. — Poésie : Cousinage, par Emile Blémont. — Bataille de Saint-Privat. — Poésie : Amour et sacrifice ! par Alberte de Montgrand. — Le manuscrit de Dietrich, par Léon-L. Berthaut. — Le lord-maire de Londres. — Renseignements divers. — Symphonie, par Pierre d'Orsonne. — Amusements scientifiques (avec gravure), par Magus. — Leçons de choses (avec gravures). — Primes du mois d'août. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portraits de sir Joseph Renals, lord-maire de Londres, et de lady Renals. — Montréal : Les gradués de l'Université Laval (Faculté de Médecine) 1894-95. — Portrait de M. Philéas Roy, astronome canadien. — Une famille de Montagnais. — Portraits de tous les présidents de la République française : Thiers, MacMahon, Grévy, Carnot, Perrier, Faure. — Symphonie.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

EN VILLÉGIATURE

O rus quando te aspiciam ! s'écriait Cicéron, au milieu des plaisirs de la cour d'Auguste. Comme le poète latin, je m'écriais aussi, il y a quelque temps : "O campagnes, quand vous reverrai-je !"

En effet, amoureux du beau et du vrai, lesquels existent seuls dans la nature, lecteurs, je me suis permis un tour de campagne. D'abord, comme je l'ai déjà écrit dans mes *Voyageurs Canadiens au Soudan*, j'aime les voyages parce qu'ils font l'homme et... défont sa bourse. Ensuite, désirant sortir du milieu *microbique* dans lequel je vis, moi, modeste employé des postes, je me sentais besoin d'air, de verdure et de soleil. Avant de continuer, je vais m'expliquer sur le mot *microbique*, afin de bien faire comprendre ma pensée.

En effet, s'il y a des microbes, c'est dans le service des postes, et il faut un état de grâce tout spécial pour pouvoir résister à l'infection contagieuse. Voyez, des milliers de sacs venant de partout : microbes de la poussière. Des milliers de lettres timbrées par des milliers de lèvres : microbes de la salive. Des myriades de lettres d'amour : microbes du cœur. Des charges de lettres d'affaires : microbes de la juiverie. Enfin, une foultitude de journaux rouges, bleus, jaunes, verts : mi-

crobes dont on ne trouvera jamais le sérum sauveur...

Donc, je suis allé à la campagne pour fuir cette peste infernale, me retremper dans les effluves bleues de l'oxygène, car à rester longtemps dans le milieu où je travaille, on pourrait y devenir *timbré*.

J'ai donc été à la campagne, mais pas bien loin, mes moyens ne me le permettant pas, et je suis allé dans un endroit où je voyais le soleil diaprer les feuilles vertes, où l'oiseau et l'insecte se baignaient dans un rayon de lumière azurée, où j'entendais le son des cloches, cette harmonie si douce au cœur. M'y voilà donc. Une chambre : sanctuaire occupé jadis par une pieuse et sainte dévote. Sur les murailles, en face de mon lit, le pape Pie IX, qui me donne sa bénédiction en souriant ; à côté de lui, une gravure représentant l'innocence.

C'est une jeune fille effeuillant une marguerite. Au-dessus de mon lit, un sujet religieux qui me rappelle mes pieux souvenirs d'enfance—précieux don d'une mère toujours regrettée—souvenirs que je salue respectueusement chaque jour. De chaque côté de mon lit, le portrait de deux prêtres, qui semblent monter la garde autour de moi, tout comme pour un roi. Enfin, accroché à la porte d'entrée... un bénitier, charmant joujou qui sert à faire la lessive spirituelle.

Eh bien, lecteurs, le croirez-vous ? Quoique blasé, en entrant dans cette chambre, j'ai respiré, avec joie, un air nouveau, mais presque oublié. La maisonnée, excellentes gens au cœur d'or, composée du père, de la mère, de charmants enfants dont le plus jeune, un bébé, me tire la moustache après s'être fourré les doigts dans... le nez, et dont j'embrasse les jolis petits petons roses. Ça sent si bon, les enfants, qu'on en mangerait. Ah ! j'oubliais, il y a aussi un meuble en or fort précieux. C'est... c'est une belle-mère, sainte femme qui fait d'excellents pâtés de volaille, qui fait faire la prière aux enfants, me fait faire maigre le vendredi, et me fait aller à la messe le dimanche. Eh bien, depuis longtemps que je suis seul, tout seul, comme un champignon isolé sous forêt, la Providence a voulu me montrer, à moi, blasé, vieux célibataire endurci, des joies et un bonheur auxquels beaucoup d'entre nous ne croient pas.

Aussi, j'enrage tellement de me voir avec des enfants et une belle-mère qui ne m'appartiennent pas que, si jamais je reviens au monde, je demanderai de suite qu'on m'octroie le sacrement du mariage.

Accessoires de la maison : un cheval, une vache dont les yeux, terriblement méchants, sont recouverts par deux cornes heureusement recourbées ; des poulets et des canards. Il y avait aussi un chien, mais on a dû le tuer parce qu'il était devenu fort furieux à la vue d'une femme juive qui s'était introduite dans le coin de ce paradis en miniature.

Maintenant, lecteur, allons faire un tour à la campagne et passons les yeux par la croisée de ma chambre, seule ouverture d'où je puisse jouir des plaisirs champêtres. Des arbres, des fleurs, de la verdure, des oiseaux, un coin de montagne, un clocher d'église, tout cela se voit de ma chambre.

Au bas de ma croisée, une clématite grimpe le long de la muraille, comme si elle voulait entrer chez moi, et cela me rappelle moins l'échelle de soie de Roméo, que la chute que je fis m i-même, il y a bientôt trente ans, quand, à l'instar de la clématite, je grimpais aussi sous une croisée pour aller contempler l'objet de mes rêves.

Dans le jardin, quelques massifs de verdure et des fleurs qui entr'ouvrent quelquefois leurs corolles pour recevoir les baisers empoisonnés

des brillants papillons ou les piqûres mortelles des abeilles.

Le matin, d'une fraîcheur virginale sous leur parure innocente qu'arrose quelques gouttes de rosée, le soir, ces fleurs sont étioilées... Plus loin, ce sont deux oiseaux qui se poursuivent dans l'air, en se becquetant, et qui tombent tout à coup sur un tapis de mousse pour y cacher leurs amours. Tout cela me plaît et me rend heureux, car c'est l'image de la vie, en plein soleil, sous le regard de Dieu. Ce qui me plaît aussi, au milieu de ces fleurs et de ces oiseaux, c'est de voir, chaque matin, une aïeule aux cheveux neigeux s'amuser avec un jeune enfant aux cheveux dorés. L'enfant orne les cheveux de sa grand-mère de fleurs odorantes, et l'aïeule couvre les joues de l'enfant de baisers plein d'amour.

Plus loin, c'est une chèvre blanche qui fait de folles gambades, et alors je pense aux naïves amours de Daphnis et de Chloé...

Ailleurs, je vois un vieux coq qui est le sultan de sa basse-cour. Comme il a des plumes dorées, toutes les jeunes poulettes courent après lui. Aussi, fait-il une hécatombe de victimes, ce qui rend les jeunes coqs jaloux et hargneux. Aussi, parfois, lui déclarent-ils la guerre, et ce sont des batailles en règle, tout comme parmi nous.

Amour, tu perdis Troie !

Or, un jour qu'il avait commis le plus horrible des forfaits, il fut condamné à mort... Ce fut son propriétaire qui lui tira un coup de fusil. Quand il eut rendu le dernier soupir, tous les petits coqs voulurent prendre sa place, toujours comme parmi nous, et, comme cela tournait à l'anarchie, on dut couper force têtes de coqs, et cela jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli.

Vous voyez bien, lecteurs, qu'on n'a pas besoin d'être en pleine campagne pour jouir de tous les plaisirs champêtres, respirer l'air du bon Dieu, entendre le chant des oiseaux, respirer le parfum des fleurs et bénéficier même des plaisirs de la chasse, non au coq de bruyère, mais de basse-cour.

Tout cela se peut trouver à quelques portées de fusil de la ville, et pour que l'illusion soit encore plus complète et que vous vous croyiez réellement sous bois, sous forêt, en plein pays sauvage, loin du bruit des cités, des hommes et des cris macabres des marchands de bluets, de blé-d'inde, de tomates, dont les cris *automates* sont énervants, ayez, comme dans la maison que j'habite, une de ces charmantes horloges mécaniques, qui me dit qu'il est l'heure d'aller à mon bureau, en me chantant : "Coucou ! coucou !"

Gaston P. Labat

LES GRADUÉS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
(FACULTÉ DE MÉDECINE)

Nous reproduisons aujourd'hui, par le système de l'héliogravure, un magnifique groupe photographique exécuté aux ateliers des populaires artistes MM. Laprés et Lavergne, 360, rue Saint-Denis.

Comme il s'agit d'une réduction d'un tableau de proportions beaucoup plus considérables, soit 40 x 50, on devine quelle netteté et quel fini de détails indique dans le travail photographique la reproduction que nous en faisons.

Même justifié, le bonheur est un privilège.—
EDM. THIAUDIÈRE.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 7 septembre 1895.



Un charmant petit billet de faire-part, que voici, vient, par hasard, de me tomber sous les yeux et je vous le transcris dans toute son originalité :

S. L. C.

Le libraire Raphaël Simon a l'honneur de vous informer de l'apparition de son tome 2, en date du 5 juillet 1895.—Titre *Georgette* ; illustrations de Marguerite Chaix, son épouse.

Exemplaire unique sur peau de satin.

Nanterre, 5 juillet 1895.

N. B.—L'éditeur se réserve les droits d'auteur.

Voilà un papa heureux.

* *

Aujourd'hui samedi, j'ai passé l'après-midi à la Croix de Berny, et il m'a été donné de visiter l'insondable et immense mer qu'est la rivière la Bièvre.

J'avais lu ce nom sur ma géographie, comme étant celui d'une rivière ordinaire et assez remarquable.

En descendant du tramway, je demandai à deux ou trois personnes,—des naturels de l'endroit,—qui causaient ensemble, de bien vouloir me dire où est la Bièvre ?

Ils me regardèrent, en me toisant avec un peu d'ironie toute paysanne, et l'un me dit :

—Tout droit devant vous, monsieur.

Ce paysan était un fumiste, ce que j'appris par sa femme,—plus obligeante,—qui m'indiqua le vrai chemin.

Je m'y rendis, mais, là encore, j'eus besoin de renseignements car, après avoir passé un fossé, je marchais toujours sans rien voir devant moi. Je dus retourner sur mes pas et reconnaître que mon fossé était... la Bièvre. C'était la fameuse rivière...

Je constatai la présence de beaux peupliers bordant les rives de la Bièvre qui coule en spirales ses eaux bourbeuses et noires, malgré la cascade occasionnée par une planche dont les deux bouts s'enfoncent dans la vase des deux rives.

Sa largeur est donc de quatre à cinq pieds, et sa profondeur d'à peu près deux pieds.

Comme d'un air attristé je demandais à un gamin si c'était bien la Bièvre qui coulait là.

—Mais oui, dit-il, et personne ne peut s'y noyer, elle n'est pas assez profonde, puisque les chevaux n'en ont même pas jusqu'au poitrail.

Le gamin pensait peut-être que je rêvais un plongeon dans le bras de mer de son pays ; les suicides sont si communs aux alentours de Paris !

Voilà donc comment je connus la fameuse rivière, la Bièvre, d'où je reviens sans en être émerveillé, parce que "il n'y a pas de quai," dirait en riant un de nos bons paysans canadiens, dont les fossés, chaque côté des chemins publics, valent, à beaucoup d'endroits, le fleuve géant qui traverse la Croix de Berny.

* *

En revenant de la Croix de Berny par le tramway Paris-Arpajon et immédiatement après avoir dépassé la porte d'Orléans, sur le trottoir de l'avenue du même nom, j'aperçus un vieillard, grand, sec, à la longue barbe poivre et sel, assez claire et aux yeux profondément intelligents. Je fus frappé de cette ren-

contre du hasard. Car ce vieillard, je me rappelai très bien l'avoir déjà vu, il y a juste deux ans, à Oka, le pittoresque village bâti sur le beau lac des Deux-Montagnes.

Voici le très simple souvenir que me rappela cette rencontre bizarre :

Je passais alors deux à trois jours par semaine dans un hôtel de l'endroit ; et un soir que le soleil lentement se retirait derrière les petites montagnes, tandis qu'au ciel les premières étoiles venaient prendre place en cliquant et que seul le bruit des feuilles, frissonnant aux arbres ou tombant sur la terre, brisaient l'immobilité de la belle nature, je causais de mille riens avec des amis de jadis, quand tout-à-coup, au-dessus de nos têtes, un archet vibra sur un violon et chanta avec l'âme de son musicien.

Ce musicien, nous l'apprîmes par l'hôtelier, était un vieux Français, venu à Oka pour y passer quelques jours de repos, qu'il employait à la pêche, lorsqu'il ne jouait pas sur son violon les si beaux airs—ses favoris, sans doute—que nous entendions en ce moment.

Le vieillard semblait confier à son instrument des tristesses touchantes avec, peut-être, des souvenirs attendris des bonheurs passés.

Cet homme avait voulu se retirer dans une campagne isolée, pour y rêver plus à son aise et confier aux montagnes, aux forêts et au lac immense les secrets de son vieux cœur.

J'écoutais toujours, profondément ému, les accents de cette musique inspirée, sans doute, par les vibrations d'une âme où se réveillaient des réminiscences d'antan, sinistres ou chères, mais à coup sûr pénibles, car elles étaient tristes et belles les mélodies qu'il tirait de l'harmonieux violon.

A table, je remarquai le mystérieux vieillard dont la figure inspirait la meilleure sympathie.

Toujours, cependant, il paraissait triste, et son sourire poli était mélancolique.

J'avais oublié ce petit souvenir, quand le bon vieillard, se promenant près des fortifications de Paris, vint me le rappeler.

Était-ce la nostalgie, le mal du pays qui rendait alors triste le souriant vieillard d'aujourd'hui, qui dans sa patrie a perdu sa mélancolie d'alors ?

Toujours est-il que ça m'a fait plaisir de revoir cette figure heureuse et de répondre à son bienveillant salut.

RAOUL BRESSEAU.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La Faculté de droit de Laval a choisi, pour son président, durant l'année qui commence, M. Rodolphe Monty, E. E. D.

* *

Les autorités de l'Université Laval, à Montréal, ont fixé la date du 8 octobre prochain pour l'inauguration de la nouvelle et splendide bâtisse des Facultés, rue Saint-Denis.

* *

La première pièce qui sera jouée pour l'ouverture de la saison d'Opéra Français est le *Songe d'une nuit d'été*. La musique de cette pièce est d'Ambroise Thomas, l'auteur de *Mignon*.

* *

Il est à peu près généralement admis, depuis que la résignation de M. le juge Fournier a été acceptée, que son successeur tout désigné d'avance est M. Désiré Girouard, C.R., député fédéral de Jacques-Cartier. La nomination doit être faite pour le 1er octobre.

* *

Au diocèse de Saint-Hyacinthe, on a fait, la semaine dernière, la bénédiction de l'église de Saint-Pierre de Véronne, Pike River. On se rappelle combien de pas, démarches et même de procès à coûtés l'érection de cette paroisse. C'est

une consolation pour les autorités spirituelles de voir l'entreprise menée à bonne fin. Nous les en félicitons.

* *

L'Exposition universelle à Montréal, dont il a été question depuis quelques mois déjà, est maintenant, paraît-il, une chose décidée. Elle se tiendra à Montréal, du 24 mai au 12 octobre 1896. On la connaîtra, par tout l'univers, sous le nom de : "Exposition de l'Empire Britannique."

* *

Jeudi, le 26 courant, sur le champ de bataille de Chateaugay, a eu lieu le dévoilement du monument élevé en mémoire du glorieux fait-d'armes de 1812. Sir McKenzie Bowell a donné son concours, et les descendants du vaillant Salaberry étaient spécialement invités à la fête.

* *

Sur invitation de M. De Léry Macdonald, lord Dufferin a bien voulu consentir à fournir, pour la galerie de peintures de la Société des Antiquaires, de Montréal, une copie de son portrait peint. On sait que cette galerie contient déjà la série des portraits de tous les gouverneurs du Canada.

* *

Il était rumeur qu'advenant l'élévation de M. Girouard, député de Jacques-Cartier, au banc de la Cour Suprême, le mandat laissé vacant serait offert à l'honorable M. Le Beau-bien, commissaire provincial de l'agriculture. Ce monsieur deviendrait alors ministre de l'agriculture pour la Puissance du Canada. Cette nouvelle a été contredite depuis.

* *

Le gouvernement spoliateur de l'Italie a célébré, vendredi dernier, par de grandes et scandaleuses réjouissances le vingt-cinquième anniversaire de l'occupation de Rome.

Le vieux cynique Crispi, premier ministre actuel de l'héritier de Victor-Emmanuel, aurait cru bon de profiter de l'occasion pour menacer le clergé italien de sérieuses répressions s'il ne s'empresse de mettre fin à ses protestations.

* *

Comme il convient pour la saison, le numéro de septembre du *Monde Moderne* donne une grande part aux voyages du Monténégro à l'Amérique, avec une pointe au nord extrême de la Russie. Récits précis de gens qui ont vu et qui documentent leurs descriptions de gravure où l'art se mêle parfaitement à la photographie. Un article sur les sardines vint à propos, au moment où leur retard désole les côtes bretonnes. Vingt autres articles complètent ce numéro, intéressant et varié comme tous ceux de cette revue. Bureau, 5, rue Saint-Benoit, Paris.

* *

A l'occasion du 20 septembre, les zouaves pontificaux canadiens, de Montréal, ont fait, vendredi de la semaine dernière, une manifestation magnifique de protestation contre l'usurpation italienne. Le matin, à 9 heures, ils se réunissaient en corps et en costume militaire à la cathédrale, pour la célébration d'un service funèbre pour leurs compagnons d'armes, décédés.

Mgr Fabre officiait, et M. l'abbé G. Bourassa, de l'Ecole Normale, fit le sermon de circonstance.

Le soir, à 7 hrs, salut solennel du T. S. Sacrement, encore présidé par Mgr l'archevêque de Montréal ; inauguration de la chapelle commémorative que les zouaves canadiens ont fait élever dans l'église métropolitaine, en souvenir de leur expédition. M. le curé Beau-bien, du Sault au Recollet, a fait le sermon, démontrant la nécessité du pouvoir temporel des papes.

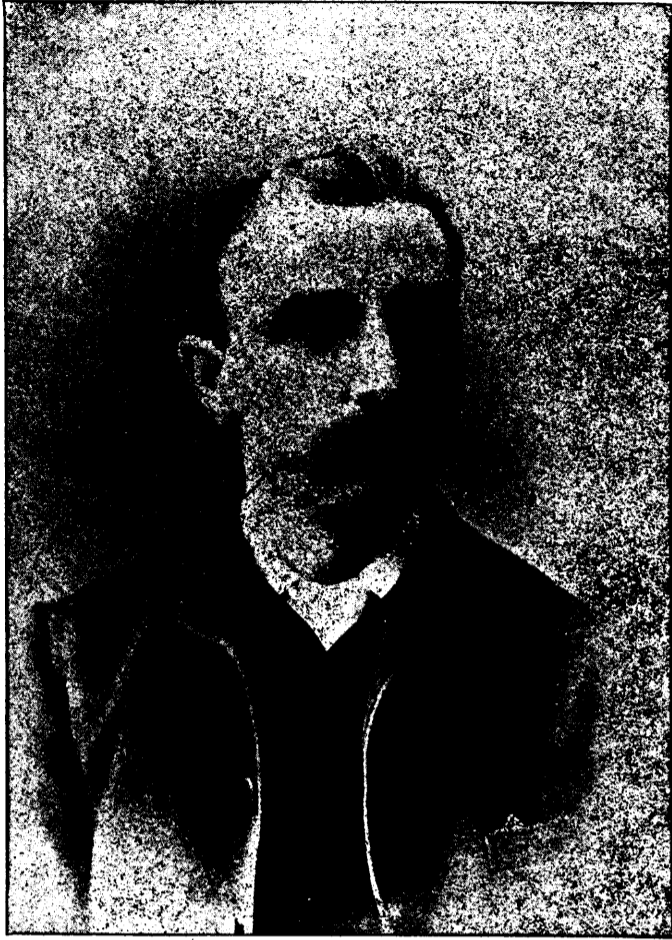
* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—H. G., Saint-Pierre et Michelon.—Reçu votre *Hirondelle* ; publierons bientôt.

J. L.; Halifax.—La poésie de vigile automnale, toute transie et bien nature, sera publiée, malgré des allures peut-être un peu libres, de forme.

Trop et trop peu : deux pôles entre lesquels flottent incessamment la pensée et l'action humaines.—G.-M. VALTOUR.

Par ce temps de sophistication à outrance, s'il y a encore d'honnêtes marchands, il n'y a presque plus de marchandises honnêtes.—H. RABUSSON.



M. A.-P. ROY, ASTRONOME CANADIEN

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ aimeront sans doute à faire plus ample connaissance avec M. A.-Philéas Roy, astronome, dont M. Léon Ledieu leur a parlé, à deux ou trois reprises, dans ses *Entre Nous*.

C'est pourquoi je fais accompagner ces quelques notes biographiques d'un portrait de ce compatriote, qui a déjà attiré sur ses travaux l'attention des sommités astronomiques de l'Europe.

M. Roy, comme tous les savants de mérite, d'ailleurs, est un modeste, qui n'aime pas qu'on fasse son éloge dans les journaux ; aussi, ai-je été obligé de recourir à la ruse pour me procurer son portrait et les renseignements qu'il me fallait pour écrire sa biographie. M. Roy me reprochera peut-être mon indiscrétion, mais, pour excuse, je lui dirai—ce qui est vrai du reste, que j'ai considéré qu'il était de mon devoir de le citer à la jeunesse canadienne-française comme un exemple digne en tout point d'être imité.

M. Roy est né à Saint-Roch de Québec, en novembre 1857. Il est le fils de feu M. Régis Roy, qui occupa longtemps la position de percepteur du revenu du havre, à Québec. Il reçut sa première instruction chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, à Saint-Roch, suivit ensuite des cours privés de différents professeurs, étudia l'architecture pendant trois ans, au bureau de feu M. Jacob Lepage, et c'est en se préparant à l'étude du génie civil que lui vint le goût pour l'astronomie et les mathématiques.

Tout en se livrant à des travaux sérieux, M. Roy, qui aimait la musique passionnément, et qui avait reçu ses premières notions musicales du fameux professeur Danis Paul, son cousin, cultivait cet art avec beaucoup d'ardeur. L'orgue et la musique religieuse avaient pour lui des attrait particuliers. Il eut aussi pour professeurs de musique Calixa Lavallée et Célestin Lavigueur. Il fut d'abord organiste pour la Congrégation des jeunes gens à la Haute-Ville, ensuite à Saint-Augustin, de 1878

à 1884, puis à Saint-Roch, sa paroisse natale, où il remplit encore cette charge avec beaucoup de talent. Il est professeur de musique au séminaire de Québec, depuis huit ans, et au collège de Lévis depuis quatre ans.

Mais la musique, loin d'annihiler dans le cœur de M. Roy le goût qu'il avait eu naguère pour l'astronomie, semble au contraire l'avoir développé avec le temps. Il a fait ériger un bel observatoire contigu à sa résidence à Québec. Cet observatoire consiste en un équatorial complet avec mouvement d'horlogerie, coupole tournante, théodolite, sextant, horloge sidérale et chronomètre, baromètre, thermomètres, appareil magnétique, etc., etc. M. Roy a fait des observations astronomiques qui ont été très appréciées en Europe. C'est ainsi que lors des concours qui ont eu lieu, sous les auspices de la Société astronomique de France, en 1892, notre compatriote remportait trois prix successifs : un quatrième, un troisième et un premier.

Ces concours étaient ouverts aux astronomes du monde entier. (Voir supplément de la *Revue d'astronomie* pour les mois d'août, septembre et octobre 1892.)

Dans le supplément de cette revue (août 1892) nous lisons : " Les résultats de ce concours sont excellents. M. A.-Ph. Roy, professeur, 31, côte Sainte-Geneviève, Québec, a été premier ; il a obtenu 69 points sur un maximum de 70."

Récemment encore, nous pouvions lire dans le bulletin de la Société astronomique de France, sous la signature de Camille Flammarion, une célébrité universelle, les remarques les plus flatteuses à l'adresse de M. Roy. M. Flammarion dit que M. Roy est un de ceux qui contribuent le plus puissamment à l'expansion des connaissances astronomiques et météorologiques. Plus loin, dans la même revue, nous lisons sous le titre : *Nouvelles de la science*, au sujet de l'éclipse de lune du 11 mars 1895 :

M. le professeur Roy, à Québec, Canada, a été favorisé par une nuit admirable. Le premier contact semble s'être produit à la latitude de Shickard. L'ombre était d'abord gris-bleu, puis, subitement, une teinte rouge cuivre envahit lentement le disque et le couvrit entièrement pendant que la bande grise disparaissait au bord opposé. Pendant la totalité, une étoile de sixième grandeur s'est approchée du bord lunaire et s'est projetée sur le disque durant cinq à six secondes, puis a disparu lentement. L'observateur attribue cette particularité à la dépression d'un cirque en cet endroit. Il communique, en outre, les extraits d'un grand nombre de journaux français et anglais du Canada relatifs au même phénomène.

M. Roy, malgré ses occupations multiples, trouve le moyen de collaborer à plusieurs revues scientifiques, publiées en France, et d'écrire de nombreux articles pour la presse canadienne.

Il y a à Québec, comme partout ailleurs, plusieurs amateurs qui possèdent des connaissances astronomiques ; mais ils sont assez rares ceux qui ont fait une étude approfondie de cette belle science ; et je ne crois pas me tromper en disant que M. Philéas Roy est le seul québécois qui puisse réellement, avec quelques professeurs de science de l'Université-Laval, revendiquer le titre d'astronome. Cette remarque ne sera peut-être pas du goût de ceux qui ont, sans aucun droit, des prétentions à ce titre, mais je ne saurais regretter de l'avoir faite, puisqu'elle est, jusqu'à preuve contraire, l'expression de la vérité, car je suis de ceux qui pensent que si la vérité n'est pas toujours agréable à entendre pour quelques-uns, elle est souvent bonne à dire dans l'intérêt public.

M. Roy, tout en étant à ses heures un joyeux compagnon et un galant homme, se dérobe volontiers aux amusements pour s'enfermer dans son observatoire ou son cabinet d'étude, et il y travaille jusqu'à des heures avancées dans la nuit.

N'allons pas le plaindre et le croire malheureux pour cela. Certes, au contraire !

Nous rencontrons, il est vrai, des gens qui jugent singulièrement les hommes qu'ils ne voient pas souvent au club, à l'hôtel, au théâtre ou autres lieux... et dont ils se moquent en disant que ces solitaires sont des misanthropes ou pour le moins des êtres insociables, des *ours*, et que sais-je...

Pauvres gens ! s'il leur était donné de connaître les fruits qui résultent d'un labeur persévérant et aussi de goûter les jouissances ineffables que l'étude procure au cœur et à l'esprit, ils comprendraient alors que les hommes à plaindre ne sont pas ceux qu'ils critiquent et qu'ils raillent parfois si sottement ! Car, a dit le P. Didon, " pour devenir un homme d'action, un homme utile aux autres, il faut sortir du nombre des êtres vains, oisifs, égoïstes, satisfaits, ou des jouisseurs vulgaires qui n'ont d'autre souci que d'eux-mêmes, de leur bien-être misérable, de leurs plaisirs sans honneur."

Donc, l'ouvrier de la pensée doit se faire un titre de gloire des railleries et même de la colère de ces imbéciles que le P. Didon peint avec tant de fidélité dans les quelques lignes qui précèdent.

Catholique fervent, homme laborieux, causeur aimable et ami dévoué, tel est, en résumé, celui qui fait le sujet de cette biographie.

En 1892, M. Roy est allé visiter les grands observatoires des Etats-Unis, et cet été il a passé deux mois en France où il a eu la bonne fortune d'étudier sous des maîtres de la science, tels que M. Vimont, officier d'académie, professeur de l'université, Trouvelot fils, de l'observatoire de Meudon, C. Flammarion, de l'observatoire de Juvisy, etc., etc. Les astronomes français ont accueilli notre compa-

triotte avec la plus grande sympathie ; dans tous les observatoires on s'est multiplié pour faciliter ses travaux, en mettant à sa disposition les instruments dont il pouvait avoir besoin.

J'ai dit que M. Roy aime la musique, mais il est évident qu'il aime encore plus l'astronomie. Il aime la musique, surtout, je crois, parce qu'elle lui permet de gagner le pain quotidien, et, lorsqu'elle lui donne des loisirs, il les emploie à l'étude de l'astronomie. C'est le cas de dire que bientôt " ceci tuera cela ", en d'autres termes : que l'astronomie détrônera complètement la musique dans le cœur de notre compatriote...

Et cette prévision se réalisera certainement si nos gouvernements savent, un jour, mettre au service des sciences astronomiques et météorologiques, en ce pays, les nombreuses connaissances que M. Roy a su acquérir en ces deux branches.

M. Roy n'est pas un *politicien*, et, bien que je le connaisse depuis un grand nombre d'années, je serais en peine de dire s'il est *bleu* ou *rouge*... Seulement, je sais qu'au bout de son télescope il observe, avec une égale sollicitude, les couleurs bleue et rouge qui se marient à l'infini sous ce beau ciel du Canada !

Du reste, qu'importe ses couleurs politiques, si toutefois il en a ! C'est un véritable astronome, et l'astronomie, comme toutes les autres sciences, n'a pas de nuance particulière : elle commande l'admiration de toutes les intelligences d'élite.

M. Roy s'est imposé les plus grands sacrifices ; il a toujours travaillé avec désintéressement et, jusqu'à présent, il a été laissé à ses propres ressources. Il a donc le droit, sans risquer de passer pour un ambitieux, d'espérer que ses travaux soient appréciés dans son propre pays comme ils le sont à l'étranger.

Aussi, je crois être l'interprète de tous les Canadiens-Français en exprimant l'espoir que les mérites de ce travailleur seront avant longtemps reconnus et récompensés par ceux qui en ont le pouvoir.

J.-B. CAOUETTE.

UNE FAMILLE DE MONTAGNAIS

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui la reproduction héliogravée d'une photographie, prise en plein bois, par l'artiste, M. A. Boivin, de la Jeune Lorette, et représentant une famille d'indi-gènes Montagnais à la porte de leur wigwam.

Le groupe représente William Jean-Baptiste, Charlotte Pehouli, sa femme, et ses trois enfants. Le plus jeune est le sien propre ; les deux autres ont été recueillis, il y a quelques années, par Jean-Baptiste qui, dans la forêt, près de Tadoussac, les a trouvés aux côtés de leurs père et mère morts de faim. Il les a toujours gardés avec lui.

Ces Montagnais sont pur sang. La pauvreté et la misère les ont forcés de laisser Tadoussac. De là ils se sont rendus à Lorette en canot d'écorce. Ils se dirigeaient vers le lac Edouard pour faire la chasse pendant l'hiver. Au lieu de remonter le fleuve jusqu'à la rivière Batiscan qui les aurait conduits au lac Edouard, ils sont entrés dans la rivière Saint-Charles, qu'ils ont remontée jusqu'au pied des chutes de Lorette. Ils ont campé pendant trois jours dans le village Huron qui les a reçus et secourus.

Le trajet de Tadoussac à Lorette a duré six semaines. Ils sont arrivés à Lorette épuisés, mourant de faim, dans une abjecte détresse.

La tribu Montagnaise demeure à la Pointe-Bleue, Lac Saint-Jean. Jean-Baptiste a l'intention de s'y rendre.

COUSINAGE

I

—Jadis, si candide et si franche,
Vous n'aviez pas un diamant ;
Mais quand j'arrivais le dimanche,
Que vos yeux brillaient vaillamment !
J'étais Lindor, et vous Rosine...
Vous en souvient-il, ma cousine ?

—Jadis (que ce jadis est loin !)
J'étais une petite fille
Vers qui vous glissiez sans témoin,
Entre la valse et le quadrille,
Un petit regard assassin...
Vous en souvient-il, mon cousin ?

II

—Un soir de mai, dans une allée
Où le clair de lune tremblait,
Vous m'avez fait, la voix troublée,
Des aveux doux comme du lait ;
Je semblais là prendre racine...
Vous en souvient-il, ma cousine ?

—Un jour d'hiver qu'auprès de vous
Je chantais un air tendre et triste,
Je vis de vrais pleurs, des pleurs fous,
Mouiller vos yeux à l'improviste ;
Je chantais pourtant sans dessein...
Vous en souvient-il, mon cousin ?

III

—Pourquoi m'avoir trahi si vite,
Et pourquoi railler nos amours ?
Près de vous, que parfois j'évite,
J'aurais vécu de si beaux jours !
Mais Rosalinde et Mélusine
M'ont volé mon cœur, ma cousine.

—Si vous n'aviez jamais changé,
Mon cœur eût-il douté du vôtre ?
Nous n'aurions pas tant voyagé,
Nous serions heureux l'un et l'autre ;
Mais adieu paniers et raisin !
Vendange est faite, mon cousin !

EMILE BLÉMONT.

BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

Le 18 août dernier, ce fut l'anniversaire de la bataille de Saint-Privat, où l'avantage coûta si cher aux Allemands. La *Nouvelle Revue* en rappelle le souvenir dans une magistrale étude dont nous citons la conclusion.

A sept heures, la marche en avant de la garde royale commence au sud de la route de Sainte-Marie-aux-Chênes ; la division de Kraatzkoschlau s'ébranle à son tour, puis les

Saxons, qui ont moins de chemin à parcourir Plus de 60,000 hommes s'élancent à l'assaut contre 22,000 hommes à peine, épuisés par une lutte inégale de six heures. La division Schwartzkoppen, du X^e corps, s'avance, comme réserve générale, sur Sainte-Marie. En la comptant, l'effectif des Allemands, en dépit de leurs pertes, atteint 67,000 ou 68,000 hommes.

Comment décrire les péripéties de ce dernier combat ? Pris dans un étau formidable, les nôtres ne se laissent pas troubler. Leur mousqueterie, leurs grappes de mitraille abattent encore des centaines d'Allemands. Les murs des jardins, les haies vives, les bouquets d'arbres sont disputés avec acharnement ; puis ce sont les maisons du village, ou plutôt leurs décombres fumants, sur lesquels on se fusille à bout portant, on s'égorge à la baïonnette, on s'assomme à coup de crosse. Peu à peu, la fourmière des Allemands gagne du terrain, malgré des pertes considérables. Jérusalem est enlevé par les restes de la 3^e brigade de la garde ; le nord de Saint Privat est aux mains des Saxons et des Westphaliens du X^e corps. Le maréchal résiste encore au centre avec une poignée de héros ; il jette un dernier regard derrière lui... Peut-être enfin les grenadiers de la garde impériale qu'on lui avait promis !... Mais non, c'en est fait ! Rien ne vient... La nuit qui tombe va rendre plus difficile la retraite des débris du 6^e corps... Il faut céder, et le noble vétéran abandonne le dernier, avec des larmes de rage, le poste où un chef indigne a voulu qu'il fût accablé.

A ce moment apparaissent, dans le crépuscule, à la lisière des bois de Saulny, des lignes profondes et régulières. C'est la garde ! Ce sont les grenadiers ! Les canons de 12 de la réserve !

Il est trop tard, braves soldats qui, toute la journée, sur les pentes de Plappeville, avez rongé votre frein ! Il est trop tard ! Il est trop tard pour sauver la France, condamnée à partir de cette heure funeste, et qui va parcourir son douloureux calvaire. Il est trop tard pour vous sauver vous-mêmes ! Vous ne combattrez plus ! Vous ne verrez même plus l'ennemi, et, moins heureux que les grenadiers de Waterloo, qui sont morts serrés autour de leurs aigles et déchirant leurs dernières cartouches, vous serez obligés de jeter vos fusils aux pieds du vainqueur insolent, après avoir vu livrer à l'Allemagne les cent drapeaux d'une armée française !



UNE FAMILLE DE MONTAGNAIS.—Photo. Alphonse Boivin

AMOUR ET SACRIFICE !

Dédié à mes chers parents.

Depuis que, par excès d'amour,
Un Dieu choisit comme séjour,
Une étable ; comme délices,
La croix et ses cruels supplices ;
Aimer, s'immoler ! du chrétien
C'est la glorieuse devise,
La force qui le divinise,
C'est entre l'homme et Dieu, le plus puissant lien.

Amour et sacrifice !... Empreints d'un saint mystère,
Ces deux mots furent à la terre
Par le ciel enseignés.

Amour et sacrifice ! Evocations pures
De toutes sublimes figures,
Car, les héros, les saints, de cette loi sont nés.
Mais le chef-d'œuvre incomparable
Sis sur cette base admirable,
A pour nom le foyer chrétien ;
Là, voyez, tout est harmonie :
Le père, sage et vaillant roi,
Par son affection bénie
Du devoir tempère la loi.

Aussi, de ses vertus, la semence fertile
Bientôt se développe et croit :
Elle produit l'homme qui croit,
Aime, espère et combat, le citoyen utile.

Là, s'il faut parfois boire à la coupe de fiel
Que présente la vie à notre lèvre avide,
Un ange offre aussitôt le miel ;
Sa douce mission, jamais ne fut aride :
Sous son regard ému que de maux oubliés !...
Que d'orages calmés, que de pleurs essuyés
Par les baisers ardents, la touchante prière
Ou de l'épouse, ou de la mère.
Mère !... C'est dire amour, sacrifice, douceur !
Et ce nom, né d'une douleur,
En l'âme de la femme a créé la tendresse
Qui d'un pardon, d'une carresse,
Toujours scelle la plus rigoureuse leçon ;
Mère ! c'est de l'amour la sublime chanson !

Dans une famille chrétienne,
Où la vertu se fait gardienne
De l'union et du bonheur,
Quels nobles dévouements, quels prodiges le cœur
N'enfante-t-il pas à toute heure ?
C'est un échange continu
De soins affectueux dont le charme ingénu
Apporte en soi la paix et rend l'âme meilleure !
Des ennuis, des adversités,
On n'y garde pas souvenance ;
L'ange de la saine espérance
Ranime, d'un souris, ses hôtes attristés.

Les plaisirs du foyer, simples, mais pleins de charmes,
Ne content ni remords, ni larmes !
Plaignons qui n'a jamais, dans les prés reverdis
A l'heure où se peuplent les nids,
Avec une sœur, mis en gerbe
La fleur au calice superbe ;
Avec elle, sous les ormeaux,
Goûté de fruits et de gâteaux !
Puis ensemble, le soir, aux genoux d'une mère,
Appris à réciter l'Ave, le Notre Père.
Plaignons qui n'a jamais d'un père partagé
Les rires, les courses folâtres,
D'une tendresse, encouragé
Ses projets d'avenir, labours opiniâtres.

La famille chrétienne est un arbre géant ;
La sève qui le vivifie,
C'est l'amour qui se sacrifie ;
Ses fleurs sont les vertus dont le parfum puissant
S'épanche par toute la terre
Et monte jusqu'aux cieux. De cet arbre si beau,
Si sain, nul fruit n'est délétère ;
Sous les ombres de son rameau
Croissent les âmes généreuses
Qui font les nations fortes et glorieuses.

ALBERTE DE MONTGRAND.

Saint-Placide, août 1895.

LE MANUSCRIT DE DIETRICH

Ce matin, 16 mars, on a trouvé l'interne
Dietrich, la tête appuyée sur sa table, un bras
pendant, l'autre allongé près de la tête. Il
était mort. Sa main droite, crispée, tenait
encore une plume. Devant lui était un ma-
nuscrit que je copie mot pour mot.

15 juin, minuit.

J'ai beau faire appel à toutes les puissances
de ma raison, crier à l'aide vers la science, je
n'en puis mais... je tremble, je frissonne...

quelque chose me dit que la terrible chose va
se reproduire encore, là, dans cette chambre...
qu'avant une heure, dans ce lit où je dormais
si bien, d'où je suis sorti chassé par l'horrible
peur, va surgir la Vengeance... Sommeil di-
vin... ah !...

16 juin, 2 heures matin.

C'est fini... Il est parti... Je dirai tout ! Si
je meurs la nuit prochaine, il ne faut pas
qu'on cherche un coupable, qu'on punisse un
innocent. Voici :

Rappelez-vous Jean Throll, qui fit sa méde-
cine avec moi, à Nancy... Vous savez bien, ce
grand Throll qui jamais ne voulut revoir son
frère parce que l'autre, propriétaire de la
ferme paternelle, avait opté pour l'Allemagne
en 71... A part cette irréductible rancune,
quelle bonne âme que ce Throll, et comment
a-t-il pu changer ainsi ?...

Donc, souvent, très souvent, le scalpel en
main, Throll en travaillant avec nous à l'am-
phithéâtre, nous exprima sa crainte d'être en-
terré vivant. Et chaque fois, il ajoutait : " Si
l'un de vous se trouvait près de moi le jour
de ma mort, je voudrais qu'il me fit l'ablation
du cœur... Toi, Dietrich, tu la ferais, n'est-ce
pas ? "

Moi que rien n'effrayait, moi pour qui n'exis-
tait pas la majesté de la mort, je lui répon-
dais : " Oui, mon vieux Jean ! Et jouissant de
sa terreur, j'ajoutais : Si même tu n'étais mort
qu'à moitié, je te tuerais, pour t'éviter le dés-
agrément de vivre troublé comme je te vois."

Quand je lui disais cela, Throll paraissait
épouvanté ; il me fixait longuement, ses grands
yeux clairs largement ouverts... ses yeux gris
où se lisait sa frayeur et aussi, peut-être, une
vague menace.

La scène avait lieu maintes fois par mois.

La troisième année de son arrivée ici, Throll
mourut, je ne sais plus de quoi... de peur,
peut-être, de la peur d'être enterré vivant, de
cette peur qui le hantait, l'obsédait, le ron-
geait, lentement, sûrement.

Je fis l'ablation... ce fut rapide et brutal : à
peine avais-je eu le scalpel en main qu'une
crainte m'avait saisi, de le voir se redresser
ensanglanté... Je me hâtai donc, comme pour
étouffer la vie si, par hasard, elle avait l'au-
dace de se manifester.

Puis... je dormis tranquille... pendant un
an !

Le jour anniversaire de la mort de Throll,
nous allâmes, des camarades et moi, faire un
pèlerinage à la tombe de notre camarade.

Certes, nous avions agi en toute piété ; ce-
pendant, quelle qu'eût été notre sincérité,
peut-être même à cause de cela, lorsque nous
revînmes, plusieurs éprouvèrent le besoin de
s'arrêter à l'auberge.

Comment expliquer cette contradiction ?...
Pauvre nature humaine, comme ton rire est
près des pleurs !

Nous rentrâmes ivres, ignoblement ivres.

Je me couchai en chantant... Hop ! et mes
bottes de voler au plafond... Toc ! voilà mon
gibus écrasé contre le mur !... Crac ! c'est le
pantalon qui, tiré maladroitement, se déchire...
Ouf ! me voilà au lit !...

C'est drôle ! il me semble que je viens de
revivre ça !

Pouf ! pouf ! à coups de poing sur l'oreiller,
je creuse ma niche, ma niche de bête ivre. Et
maintenant, ran—ran—ran ! je ronfle...

Tout à coup, je sens un souffle froid qui
m'éveille... Je me dis que, sous l'effort du vent,
la croisée s'est ouverte. Je me lève : la fenêtre
est close, la porte aussi... recouchons-nous.

Ah ! cette fois, comme sous le froid d'un
verre d'eau jeté sur mon visage par une invi-
sible main, je m'éveille complètement, l'é-

chappe au trouble de l'ivresse... Mais non, je
rêve... qu'est-ce que cela ? là... là... sur mon
lit, à l'endroit même où reposait ma tête tout
à l'heure ?...

Palpable—je le devine—froide, mystérieuse,
donc horrible, une tête de mort gît sur l'o-
reiller...

Je veux fuir, je cherche la porte... Pas de
clef ! Où donc est la clef ?... Je fouille les
poches de la redingote, du pantalon... rien !...
Je risque un regard vers le lit : la tête, l'hor-
rible tête est là... et des béants orbites jail-
lissent des lueurs qui me regardent... Je veux
crier !... une force m'étreint la gorge ; les doigts
inexorables font rouler mes yeux dans ma
tête affolée !... Au secours !... Rien... Personne !

D'un effort prodigieux, je me redresse et
rejette loin de moi les mains invisibles... A la
fenêtre !... Délivrance !

Prodige ! le crâne s'est rempli : sur les os, il
y a des chairs roses ; dans l'orbite, un œil vit ;
sur les dents, il y a des lèvres ; sous les draps,
s'agite un corps... le corps se soulève... les
lèvres s'ouvrent... un bras s'allonge... Il va
parler !

—... Caïn ! Caïn !

Oh ! cette voix, cette voix ! ce regard ! c'est
Throll !

Quand le jour se leva, je me réveillai sur le
plancher, presque nu, froid et tremblant.

J'allai vers le miroir : deux années de fièvre
et de délire eussent moins altéré mes traits.

J'aurais voulu croire que l'orgie de la veille
était cause de tout ; j'essayai de me persuader.
Cela me réussit ; mais, l'année suivante, au
jour fatal, l'apparition revint.

Elle n'a pas manqué une fois. Et voilà dix
ans que ça dure !

Certains ont l'air de croire que je suis fou...
Plût à Dieu que je le fusse et que—dans un
accès de fureur—je pusse me briser le crâne
contre ce mur !

Qu'advient-il, si le mystère parle encore
cette nuit ?...

Oh ! je vous en prie, vous qui trouverez sur
moi ce chiffon de papier, marqué de ma douleur,
humide encore de mes larmes, croyez-moi, ne
vous laissez pas leurrer par l'apparence des
choses dites raisonnables. Ne cherchez pas un
criminel. Le coupable, hélas ! c'est moi !

... Tenez... une brise a traversé la chambre...
Les draps du lit se soulèvent... Qui donc se
couche ?... Lui ?...



LE LORD-MAIRE DE LONDRES

(Voir gravures)

La visite d'un lord-maire, en France, est
chose assez fréquente, et nombreux sont les
Parisiens qui ont gardé la mémoire des belles
réceptions organisées, en 1878 et 1889, en leur
honneur.

On semble, cependant, attacher au voyage
de sir Renals, une importance particulière.

Au cours de sa visite à l'Élysée, il compte
inviter le président de la République à venir
à Londres.

M. Félix Faure acceptera-t-il ? pourrait-il
même accepter ? Il semble, en effet, difficile
qu'un chef d'Etat puisse se rendre officielle-
ment dans un Etat voisin, à moins qu'il n'y
soit invité par le souverain qui gouverne cet
Etat.

Ce sont là questions d'étiquette que règle le
protocole et dont toute la bonne grâce d'un

lord-maire de Londres ne saurait triompher.

Mais sir Renals est fin diplomate, il appartient à un pays où les préséances sont autrement observées qu'en France ; si donc il a résolu cette démarche, c'est qu'il agit d'accord avec son gouvernement.

Lady mayoress est une charmante jeune femme, blonde, svelte, au visage d'un ovale parfait.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Un journal américain publiait récemment l'annonce suivante :

« Une jeune demoiselle très riche voudrait épouser un jeune homme de bonne famille. S'il le fallait, elle payerait les dettes de son futur mari. Réponse avec photographie aux initiales I. P., au bureau du journal. »

La jeune fille n'était autre qu'un habile tailleur de Montevideo qui, de cette façon, eut bientôt en sa possession les photographies de tous les mauvais payeurs de la ville.

L'Impératrice douairière de Chine, dont il a été beaucoup question pendant les hostilités entre le Céleste-Empire et le Japon, a une très romanesque histoire. Ses parents, qui habitaient Canton, étant sans ressources, elle leur persuada de la vendre comme esclave.

Un général chinois, épris de sa beauté, l'acheta et l'adopta. Etant venu à Pékin, il la présenta à l'empereur, qui en fit sa femme. Lorsque ce dernier mourut, celle qui avait été autrefois esclave devint régente de l'empire, et aucune décision importante ne fut prise sans l'avis de cette femme vraiment extraordinaire.

Nous faisons dernièrement la remarque que le bicyclisme avait déjà une influence incontestable sur le costume féminin.

Au début, les femmes se contentaient de la jupe courte pour monter à bicyclette. Plus tard, elle adoptèrent avec frénésie la disgracieuse culotte de zouave. Enfin, aujourd'hui, un grand nombre de femmes — hâtons-nous de dire que ce n'est pas la fleur des pois — ont adopté cette culotte, accompagnée de la chemisette ou du tricot, et sortent ainsi à pied, vont faire leur marché, se promènent sans nul souci du qu'en-dira-t-on.

Il doit même y en avoir, dans le nombre, qui n'ont jamais monté à vélo de leur vie.

Une bonne histoire que nous racontent les *Débats* ; la scène se passe aux Indes :

Muni d'une forte ligne et suivi d'un vieux serviteur qui porte une carabine, un intrépide pêcheur s'engage dans la jungle ; il arrive au fleuve, amorce son engin et, du premier coup (doux pays !), amène un poisson superbe, cinq livres et plus !

L'aubaine est bonne, même aux Indes, et, sans décrocher sa capture, l'heureux pêcheur s'en retourne à travers la jungle, précédé de sa forte ligne et suivi du vieux serviteur qui porte sa carabine.

Soudain, au détour d'une roche, un tigre bondit. Dans l'agitation de la rencontre, toujours pendu au fil, l'inconscient poisson vient le frapper au front et, scintillant au soleil, détourne sa fureur ; le fauve se précipite sur cette proie brillante, la mord rageusement à la tête... et se prend à l'hameçon.

Le trop heureux pêcheur était plus mort que vif, lorsque le vieux serviteur, ajustant sa carabine, fit rouler aux pieds de son maître le « roi de la forêt ».

Cette pêche au tigre eût surpris jusqu'au baron de Münchhausen qui n'avait pas l'éton-

nement facile ; mais notre confrère l'a empruntée aux plus graves journaux allemands

Epilogue des anniversaires de 1870.

On nous rapporte d'Alsace-Lorraine une anecdote touchante, qui montre l'ingéniosité avec laquelle les Alsaciens témoignent de leur affection tenace pour la France.

Un paysan de Detwiller, près de Saverne, possédait un magnifique coq blanc dont la crête rouge flottait, très ample. Notre homme, en manière de protestation, eut l'idée de teindre en bleu la queue de l'animal.

Les autorités allemandes, furieuses, lui ordonnèrent d'avoir à tuer son coq dans les vingt-quatre heures. Le paysan répondit que, si sa bête avait plongé la queue dans de la peinture, il n'y voyait personnellement aucun délit, que le fait ne constituait pas un cas de condamnation à mort.

Un gendarme fut dépêché, avec ordre de tuer le volatile séditionnaire. Il lui donna donc la chasse. Et, après des péripéties comiques, le pandour prussien atteignit le coq, le saisit et, de son sabre, lui trancha la tête.

Il s'en allait, en s'épongeant le front et fier de sa victoire, lorsque le paysan, ramassant le coq dont le sang empourrait le plumage blanc et bleu, le brandit par les pattes en s'écriant :

— Mort pour la patrie !

C'est de l'empire du Maroc que l'on peut dire à juste titre que la condition sociale de la nation peut se mesurer par celle qui est faite à la femme. Cette dernière se trouvant maintenue dans un état d'absolue sujétion, il ne faut pas s'étonner si le peuple maure végète dans un complet asservissement à tous les points de vue : moral, social et politique.

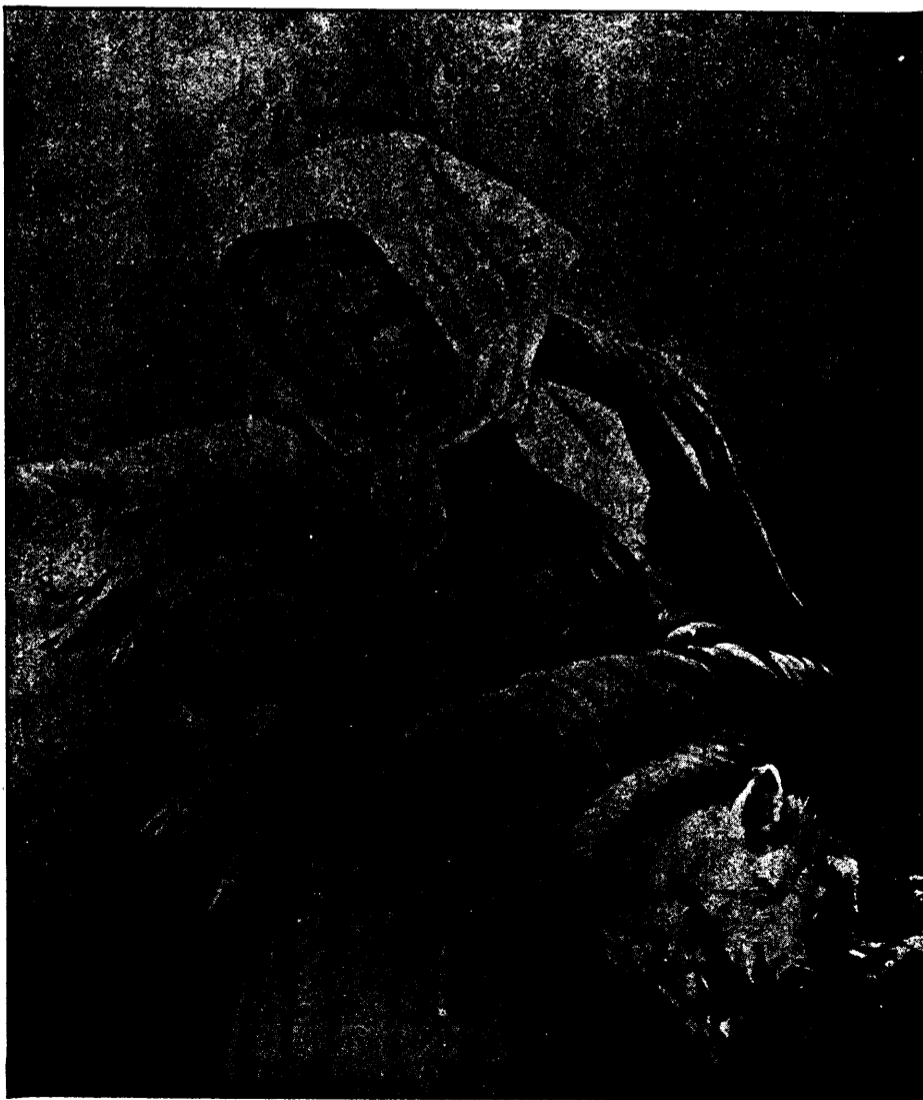
Les singularités orientales des coutumes, de l'architecture, du costume et de la couleur locale frappent moins l'Européen qui visite le Maroc que l'abaissement de la femme indigène.

Dès qu'on s'aperçoit que la jeune fille prend plaisir à se regarder dans un miroir, sa vie devient celle d'un oiseau captif : dès lors, elle ne peut plus sortir qu'accompagnée et enveloppée d'un voile épais. Il lui est formellement interdit d'adresser la parole, de faire un signe à un passant. A douze ans, on commence à l'engraisser en vue du mariage : à cette effet on la gave de boulettes de farine et de miel, frites dans l'huile.

Lorsqu'elle a atteint l'embonpoint désiré, son père ou, à son défaut, un proche parent conclut son union avec un jeune homme qu'elle ne connaît même pas. Moment attendu avec une vive impatience, mais suivi d'un rude désappointement.

Les préparatifs qui précèdent le mariage durent plusieurs jours ; la fiancée, attifée et fardée selon les règles, est amenée, sur un palanquin, à la demeure de l'époux qui attend sa visite.

Si la confiance anticipée du mari a été trompée, il peut la renvoyer chez ses parents le lendemain, détermination que la crainte d'une famille offensée arrête souvent ; si tout a marché au gré de l'époux, des fusillades joyeuses annoncent la fin de la cérémonie. L'étiquette astreint la jeune mariée à l'isolement chez elle pendant un an : « esclave le jour, reine la nuit. » dit le proverbe maure. Mais son bonheur s'effondre si une nouvelle rivale, épouse ou esclave, lui enlève le rang de favorite. Alors elle met en œuvre tous les expédients pour reconquérir les bonnes grâces de son seigneur et maître.

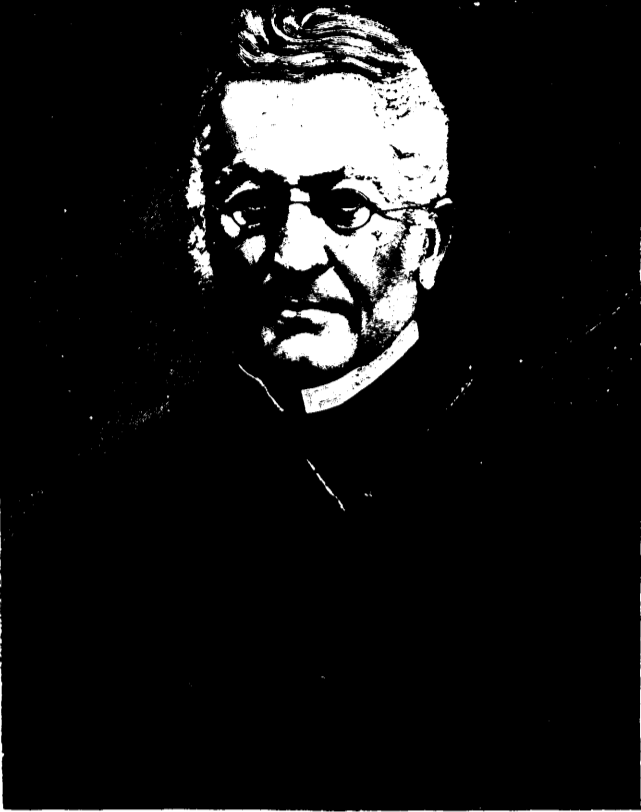


SYMPHONIE.—Dessin de M. Thadée



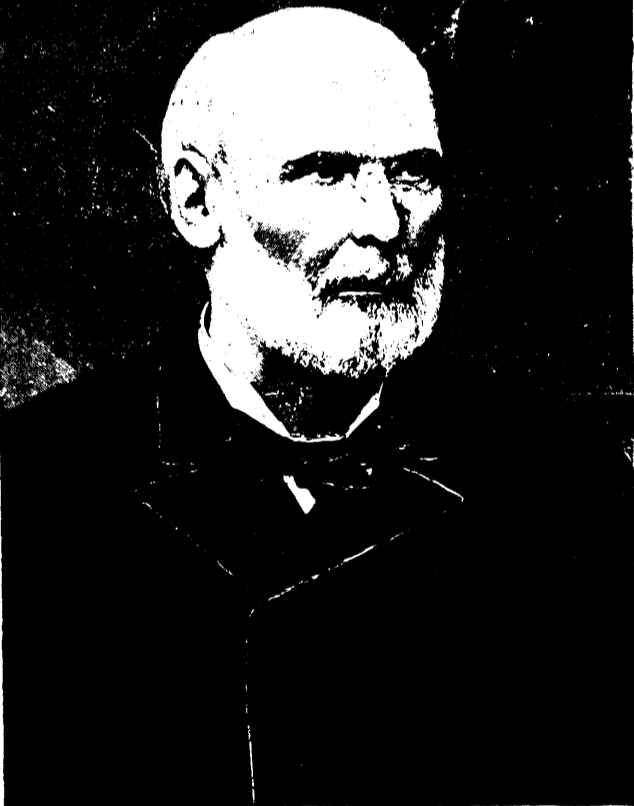
1871

1873



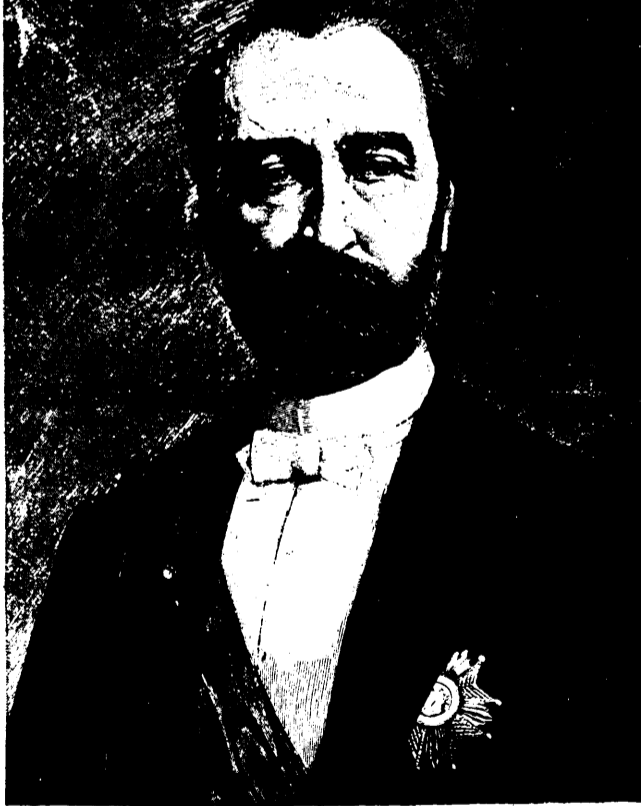
1879

1887



1887

1894

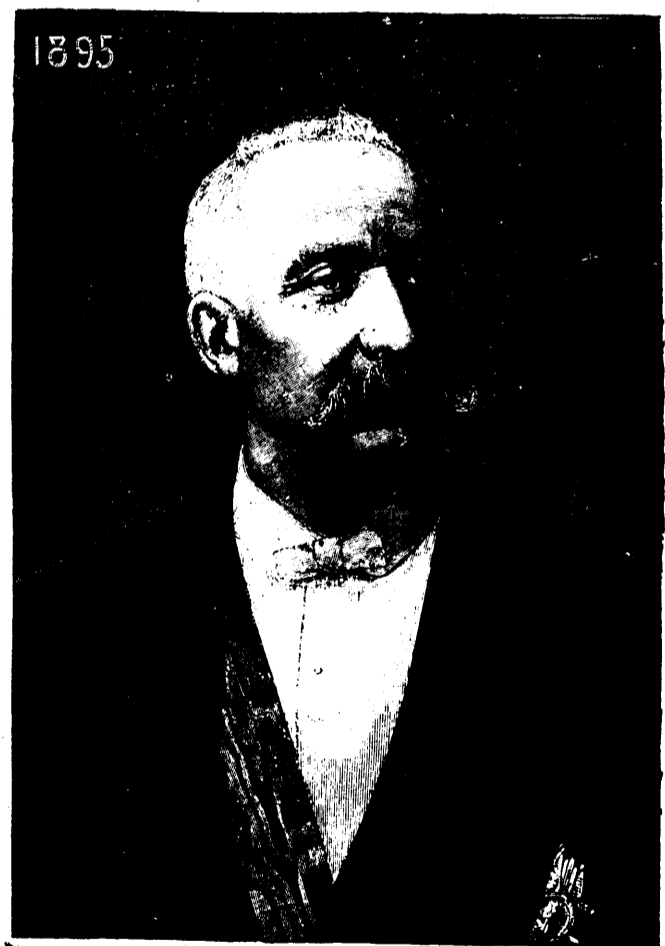


MEUNIER

GRÉVY

CARNOT

LES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE



PERRIER

FAURE

SYMPHONIE

(Voir gravure)

Ces deux frères jumeaux de la porcherie étaient venus au marché, de la ville attachés par la patte au bout d'une corde, comme deux hannetons au bout d'un fil. Ils marchaient, par les chemins, ingénus, confiants, puisque leur mère, leurs cousins, leurs oncles cheminaient avec eux. Ils ne connaissent ni les hommes ni le monde et croient bénévolement qu'ils sont en droit de vivre en frères avec les uns et d'user de l'autre en usufruit. Elles ont encore des illusions, ces petites bêtes. A cet âge, les illusions sont ce qui nous manque le moins à tous.

Donc, arrivés sur le marché, un tas de gens irrespectueux les palpent, les pincent, leur ouvrent la gueule jusqu'à ce que survienne la vieille fermière. Elle gouverne une ferme d'importance, puisqu'on y tue deux cochons par an. C'est sur cette boucherie-là que se juge la valeur d'un fermier. En certaines provinces, les crocs du charnier et les saloirs de la cave disent tout de suite sa solvabilité et de sa prospérité.

La fermière a jeté les yeux sur les deux frères. Ils sont roses et blancs ; ils ont le poil blond et fin. Ils remuent le groin avec grâce et tortillent la queue avec esprit. Ils sont achetés, on les sépare de leur mère, non sans cris de détresse. A la bonne femme maintenant de les conduire ou de les emporter à la ferme. En fin les prenant par la douceur et la tendresse, elle en viendra peut-être à bout.

Elle les installe donc ; un dans un panier où il a l'air d'un poussin à demi sorti de l'œuf ; et elle prend le second sur son bras comme un nourrisson. Les voilà tous trois en route.

La première surprise passée, l'inquiétude les a gagnés et tous deux commencent à pousser des cris singuliers et à prendre des attitudes très en situation.

Celui que la fermière porte sur le bras cligne des yeux et tire la langue, les pattes abandonnées — exhument du fond de son gosier des lamentations désolées, des reproches inarticulés. Ils laisse sa petite queue retomber sans espoir. "Que va faire de moi cette horrible vieille, elle est laide. Aussi lui tourné-je le dos pour ne la point l'apercevoir. Ce n'est plus là ma mère et ses petits grognements de tendresse câline."

L'autre, dans son panier, les pattes repliées, le gosier contracté, la gueule ouverte, émet des plaintes désespérées — car il se laisse aller au désespoir, lui, cela se voit de reste.

La vieille fermière, elle, emporte ses deux victimes futures avec l'insouciance, l'insensibilité, l'impassibilité de la Destinée qu'elle représente. Elle ne s'apitoiera pas, elle ne les lâchera pas. Seulement, les cris des deux petits pourceaux lui déchirent les oreilles et elle en ferme les yeux et en fronce le sourcil.

Symphonie, a écrit sous son dessin l'artiste qui, à la sûreté et à la finesse du crayon, joint pas mal d'esprit. Symphonie, "union et concordance de sons musicaux," dit le dictionnaire. Tous les sons, en effet, peuvent être musicaux ; il ne s'agit que de les mettre d'accord.

PIERRE D'OSSONE.

Les Farces de Piron continuent de faire rire tout le monde. Les fronts se dérident infailliblement. Pourrait-il en être autrement, lorsqu'à chaque page on trouve une farce désopilante. Qu'on s'empresse donc de se procurer cette intéressante brochure. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

LE VENT

Nous avons eu déjà l'occasion de constater que si l'on chauffe un corps solide ou liquide, il se dilate ; il en est de même pour les corps gazeux. Ainsi l'air se dilate en s'échauffant, et devient, par suite, plus léger à volume égal ; il s'élève donc, poussé de bas en haut par l'air froid environnant qui est plus dense.

On s'étonne parfois d'avoir froid aux jambes quand on est assis devant un bon feu ; c'est que l'air chaud s'élevant dans la cheminée produit un vide, et fait pénétrer du dehors l'air froid, qui, passant sous les portes, arrive jusqu'à la cheminée.

Les mouches sentent bien que l'air chaud occupe la partie supérieure d'un appartement ; on les voit, principalement, à l'entrée de l'hiver, se poser au plafond ou sur les corniches des meubles.

La différence de température de l'air, plus échauffé en certaines régions du sol qu'en



d'autres, est une des principales causes du vent.

Nous le démontrerons en répétant une expérience bien simple de Franklin.

Nous sommes en hiver ; vous êtes dans une chambre bien chauffée, tandis que l'appartement voisin est froid. Entre-baillez la porte de communication, et placez deux bougies allumées devant l'ouverture, l'une en haut, l'autre en bas ; vous constaterez que les deux flammes sont entraînées en sens opposés ; celle de la bougie supérieure est dirigée vers la chambre froide par le courant d'air chaud qui y pénètre en montant ; au contraire, la flamme de la bougie inférieure est chassée à l'intérieur de l'appartement chauffé par l'air froid qui vient du dehors.

Comme amusement, vous pouvez demander à quelqu'un dans quel sens se dirigera la flamme d'une bougie placée, dans ces conditions, devant une porte entr'ouverte, et, si l'on se borne à vous indiquer l'un ou l'autre sens, promettez de prouver le contraire, quelle que soit la réponse à laquelle on s'arrêtera ; mais, après avoir plaisanté, vous expliquerez à votre interlocuteur comment la dilatation de l'air par la chaleur est une des causes principales du vent.

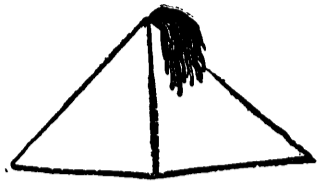
MAGUS.

Les femmes nous plaignent volontiers des peines que d'autres nous font endurer et jouissent de celles qu'elles-mêmes nous infligent.— PAUL BOURGET.

LEÇONS DE CHOSES

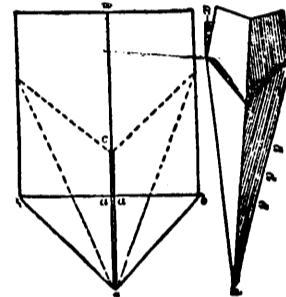
LE CHAPEAU DE GENDARME.—Le chapeau de gendarme ou chapeau pyramidal, se commence absolument comme le bateau de papier.

Quand on a terminé la fig. 2 en relevant les deux bandes de papier pour les amener l'une d'un côté, l'autre du côté opposé sur la ligne ponctuée (voy. bateau de papier, fig. 2), on rabat les petits coins (ponctués sur la figure) et le chapeau est terminé. On peut le surmonter d'un plumet fait avec du papier frisé.



Le chapeau de gendarme

LES FLÈCHES.—La fabrication des flèches de papier est le passe-temps des jeunes écoliers. Une flèche bien réussie doit être faite de la manière suivante : On prend une feuille de papier, au moins une fois aussi longue que large. On la double dans le sens de sa longueur, en faisant le pli xz ; on ouvre le papier ; on porte les deux coins aa de l'une des extrémités sur la ligne du milieu et on apporte sur cette même



La flèche de papier

ligne les deux nouveaux coins bb , qui tombent en c . La nouvelle forme obtenue est représentée par les lignes ponctuées de notre figure. On replie alors cette figure en deux sur la ligne xz et l'on rabat en dehors les deux grands côtés extérieurs dd sur le même pli xz ; on soulève les ailes ainsi formées et la flèche est complète. Pour la lancer, on saisit la ligne xz entre le pouce et l'index et on jette le papier vers un but. La flèche décrit dans l'air une courbe gracieuse, mais il est rare qu'elle arrive au point visé.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—Mlle Valiquette, 150, rue Barré ; Vital LeFebvre, 166, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Mlle P. d'Amour, 259, rue St-Hubert ; Jos. Fréchette, 98, rue Amherst ; George Turenne, 169, rue Lagachetière ; Ed. Grondin, 147, rue St-Charles Borromée ; J. Blache, 98, rue Lagachetière ; J. A. LaBranche, 219, rue Craig ; A. Drolet, 193, rue St-Charles Borromée ; Madame Brosseau, 361, ave. de l'Hôtel-de-Ville ; Mlle H. Thibault, 360, rue St-Denis ; Nap. St-Amand, 201, rue Shaw ; Dr C. A. Dugas, 317, rue Dorchester.
- St-Henri de Montréal.—Mlle Delphine Leduc, 217, rue St-Ferdinand.
- St-Cunégonde.—F. Neveu, 121, rue Vinet.
- Québec.—L. Chabot, 162, rue Richelieu ; J. Voyer, 20, rue St-Pierre ; J. Letourneau, 25, rue Berthelot ; Odilon Desroche, 296, rue St-Olivier ; François Laberge, 791, rue St-Valier, St-Sauveur ; Joseph Michaud, 178, rue du Roi, St-Roch ; Alphonse Laberge, 45, rue Richardson ; P. G. Masson, 266, rue de la Reine ; Dame Joseph Clavet, 10, rue Ste-Catherine, St-Sauveur ; Dame Joseph Coulomb, 427, rue du Roi, St-Roch ; Joseph Sanchagrin, 329, rue St-Jean.
- Winnipeg, Manitoba.—N. Bergeron, Rosin House.
- Longueuil.—A. Préfontaine.
- St-Guillaume Station.—A. Belisle.
- Sherbrooke.—Louis Leclerc ; Mme Ed. Gauthier.
- Notre-Dame de la Garde, Cap Blanc.—Pierre Lacroix.
- Lewiston, Me.—Mlle Lucia Barras, 249, rue Lincoln,

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Gilbert trépignait d'impatience.

M. Leblond s'en apercevait à merveille, mais ne s'en préoccupait aucunement.

—C'est l'abbé d'Areynes lui-même, c'est mon cousin, qu'il faut que je voie ! répliqua Rollin d'une voix dure et cassante.

—Je vous prierai d'abord de parler moins haut, monsieur ! fit le docteur toujours très calme. Cela pourrait troubler le sommeil de mon malade. . . . Quant à le voir, je vous répète que c'est impossible ! . . .

—Allons donc !

—Tout à fait impossible !

Il n'est pas assez grièvement atteint, cependant, pour ne pouvoir m'entendre !

—Ce n'est pas mon avis.

—Je lui apporte une nouvelle qu'il doit connaître sur l'heure, dans son intérêt comme dans le mien.

—Il y a des nouvelles qui tuent, monsieur Rollin, répliqua le chirurgien-major en soulignant ses paroles par l'intonation et en regardant Gilbert bien en face.

Le mari d'Henriette tressaillit.

Ses yeux inquiets s'attachèrent sur le docteur.

Cette phrase : *il y a des nouvelles qui tuent !* l'avait-il prononcée par hasard, ou renfermait-elle une allusion à la fin tragique du comte d'Areynes ?

Quoi qu'il en fût, son aplomb s'effondrait, et il se sentait mal à l'aise.

Sans s'inquiéter de son trouble visible, le médecin reprit, en lui désignant un siège :

—Veuillez donc vous asseoir et de me dire de quelle nature doit être l'entretien que vous désirez avoir avec mon blessé. . . .

—Mais enfin, monsieur, balbutia Gilbert en s'efforçant de réagir contre le malaise signalé par nous, de quel droit prétendez-vous être initié à nos affaires de famille ?

—Je n'ai aucune prétention de ce genre, monsieur, mais en agissant comme j'agis, j'use d'un droit imprescriptible. . . .

—Lequel ?

—Le droit du médecin, seul maître quand il s'agit du salut de son malade. . . .

—Ce droit est contestable. . . .

—Je ne vous engage pas à le contester. Vous auriez tort et je vais vous le prouver.

—Je serais curieux de voir cela ! fit Gilbert en ricanant.

—Vous allez donc le voir tout de suite. . . .

—J'attends ! . . .

—Votre visite a trait, n'est ce pas, à la mort du comte Emmanuel d'Areynes ?

Gilbert, surpris et inquiet, ne put cacher un mouvement nerveux.

—Comment savez-vous que le comte Emmanuel est mort ? demanda-t-il.

Le docteur désigna de la main Raymond Schloss, qui jusqu'à ce moment était resté caché dans l'ombre.

Le Lorrain, rapprochant sa chaise de la table, mit alors son visage en pleine lumière.

Gilbert le reconnut.

—Raymond Schloss ! s'écria-t-il en sentant un petit frisson courir sur sa chair.

—Oui, monsieur, répondit le garde général à l'exclamation de Rollin. C'est moi ! Moi qui ai fait le voyage de Fenestranes à Paris pour venir apprendre à M. l'abbé d'Areynes la mort foudroyante de son oncle, mon maître à jamais regretté !

Et, demanda Gilbert avec la plus écœurante hypocrisie, en ayant l'art de donner à sa voix un tremblement ému, et, mon cousin est instruit de ce douloureux événement ?

—Non, monsieur, il y a des nouvelles qui tuent, M. le docteur vient de vous le dire, et la nouvelle que j'apportais est de celles-là ! En apprenant que M. Raoul, affaibli par sa blessure, pouvait mourir comme était mort le comte Emmanuel en lisant la lettre écrite par vous et annonçant faussement la fin tragique de son neveu !

Gilbert se sentit soupçonné.

Les paroles du Lorrain ne pouvaient guère lui laisser de doute à cet égard.

Il devait se défendre, mais la défense était difficile.

—Quand j'ai écrit, balbutia-t-il, je croyais à cette fin tragique, il m'était impossible de n'y pas croire. . . .

—Où donc vous étiez-vous renseigné ? demanda M. Leblond.

—A l'église Saint-Ambroise.

—A l'église ?

—Oui, et par hasard. J'entrais pour m'informer si M. le premier vicaire était revenu à Paris. . . . Le sacristain de la paroisse me répondit que l'abbé d'Areynes, blessé mortellement par un coup de feu, expirait. . . . Lui-même tenait la nouvelle de M. le curé qui, désolé, sortait de chez son vicaire. . . . Cette nouvelle, vous le voyez, semblait authentique. . . .

—Et sans faire la moindre démarche pour la contrôler, répliqua sévèrement le docteur, sans prendre la peine de venir chez votre cousin où les plus strictes convenances vous appelaient, où le devoir, à défaut de l'affection, devait vous conduire, vous avez écrit brutalement au comte Emmanuel dont vous connaissiez l'état maladif, l'extrême sensibilité, et qui, à son âge et après avoir subi une première attaque, devait être achevé par un coup si terrible, vous avez écrit : *Raoul expire !*. . . . On pourrait croire, monsieur qu'en agissant comme vous l'avez fait, vous aviez un but, et que ce but vous l'avez atteint ! Je doute très fort qu'en ce moment votre conscience soit tranquille ! . . .

Au lieu de chercher des excuses, Gilbert le prit de très haut.

—Je n'admets pas vos insinuations, monsieur ! fit-il, et la manière dont vous permettez d'interpréter ma conduite est une insulte pour moi !

Le mari d'Henriette avait élevé la voix.

—Encore une fois, monsieur, je vous prie de parler plus bas ! reprit M. Leblond. Votre conduite, ajouta-t-il sèchement, ne m'importe qu'au point de vue de la santé de M. l'abbé d'Areynes dont je me regarde comme responsable. . . . Quand il sera rétabli c'est à lui que vous aurez à répondre, c'est lui qui vous jugera ! . . . Seulement j'ai le droit de vous faire observer que votre visite d'aujourd'hui est bien tardive. . . . C'est le jour où vous avez appris la mort du comte Emmanuel, le jour où Madeleine s'est présentée chez vous pour apporter des nouvelles du cousin de votre femme, que vous deviez nous apprendre la catastrophe ! . . .

—Mais, répliqua vivement Gilbert, je ne la connaissais pas !

En êtes-vous bien sûr ?

—Votre mémoire ne vous fait-elle pas défaut en ce moment ?

—Non, certes ! . . .

—Une dépêche vous avait été expédiée dès le matin de Fenestranes pour vous l'annoncer.

—Je n'ai reçu cette dépêche qu'après avoir adressé au comte Emmanuel un télégramme pour le rassurer sur la santé de Raoul. . . .

—Il me serait pénible de vous donner un démenti, mais, si cela est vrai, c'est bien invraisemblable. . . .

—Cependant. . . . commença Gilbert.

—Cependant, interrompit Madeleine, incapable de se contenir plus longtemps, vous n'étiez pas sincère ce jour là, monsieur Rollin, et vous ne l'êtes pas encore aujourd'hui. . . . Après avoir annoncé à M. le comte d'Areynes la mort de son neveu, pourquoi avez-vous joué avec moi la comédie de la surprise, lorsque je venais vous apprendre que M. le vicaire était blessé, et qu'on le sauverait ? Vous n'aviez pas même l'air de savoir qu'il était de retour à Paris ! !

Cette observation, dont l'inattaquable logique avait frappé M. Leblond quand il discutait avec Raymond Schloss, parut déconcerter le mari d'Henriette.

On l'acculait.

Les preuves de son hypocrisie et de sa scélératesse s'amoncelaient, menaçantes.

Il ne pouvait les combattre victorieusement.

La situation devenant intolérable il fallait en sortir, ou plutôt s'en évader, n'importe comment.

Gilbert joua la dignité blessée.

—Ah ça ! fit-il en donnant à sa physionomie mobile une expression de colère hautaine, suis-je donc ici devant un juge d'instruction, et me faut-il subir un interrogatoire ? ? La chose, en vérité, me

semblerait plaisante !! Je ne dois compte à personne de mes actions, et je ne souffrirai pas plus longtemps qu'on les juge, et surtout qu'on les commente d'une façon injurieuse.

— Je me présente dans cette maison pour remplir un devoir ! Vous y mettez obstacle. Soit ! Je m'incline ! . . .

— Je ne verrai pas l'abbé d'Areynes puisque vous, son médecin, vous me défendez de le voir, mais avant de me retirer je dirai bien haut l'étonnement que me causent des procédés auxquels j'étais si loin de m'attendre ! Je me trouve au milieu de gens qui, de parti pris, me sont hostiles et paraissent m'accuser de je ne sais quel crime imaginaire ! Je dédaigne l'accusation et je la foule aux pieds ! Je suis mari et je suis père. Si je viens ici, c'est comme représentant de ma femme et de ma fille, les héritiers du comte Emmanuel d'Areynes, c'est au nom de leurs intérêts communs . . . Ce n'est point vous, je suppose, qui pouvez me répondre et me fournir des pièces que M. Raoul d'Areynes seul est à même de me donner ou de m'autoriser à faire établir ? . . .

— Peut-être que si, monsieur . . . répliqua le docteur. De quelles pièces parlez-vous ? . . .

Gilbert redevint soudain très calme.

— Sans doute vous ignorez, dit-il, que selon les dernières volontés du comte Emmanuel, Raoul d'Areynes est exécuteur testamentaire ; il est, en outre, héritier naturel du testateur, au même degré que sa cousine Mme Rollin . . . A ce double titre il doit assister à l'ouverture du testament, dont il connaît la teneur, il est vrai, mais qu'il est censé ne point connaître . . . S'il ne pouvait se rendre en Lorraine à l'appel des magistrats chargés de prononcer l'envoi en possession des héritiers du comte d'Areynes, il devrait fournir, et cela sans le moindre retard, un certificat constatant qu'un cas de force majeure lui rend le déplacement impossible, et désigner en même temps un mandataire pour le remplacer . . .

— Cela est fait, monsieur, répondit l'ancien chirurgien-major.

Gilbert le regarda avec stupeur.

— Cela est fait ! répéta-t-il.

— Oui, monsieur. Le certificat que vous réclamez et qui doit servir de procuration est parti aujourd'hui par le courrier du soir, et le docteur Pertuiset, à qui il est adressé, en fera tel usage qu'il conviendra pour la sauvegarde des intérêts des héritiers du comte d'Areynes.

Gilbert fit un geste violent.

— Alors vous m'avez trompé ! dit-il, et le vicaire de Saint-Ambroise sait que son oncle est mort ! . . .

M. Leblond allait répondre.

Il n'en eut pas le temps.

La porte de la chambre à coucher venait de s'ouvrir tout à coup, et Raoul d'Areynes, livide, le visage amaigri, les traits tirés, se soutenant à peine et enveloppé dans une douillette de cachemire noir, parut sur le seuil.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait toutes les têtes se tournèrent de ce côté.

Un cri d'angoisse et d'épouvante s'échappa de toutes les bouches, sauf de celle de Gilbert Rollin.

Le docteur s'élança vers le blessé dont le regard brillait d'un feu sombre.

Raymond Schloss et la vieille Madeleine, semblant cloués au sol n'avaient pas la force de se mouvoir.

Le mari d'Henriette était plus pâle que le malade.

Ses jambes tremblantes ployaient sous lui.

Cette apparition soudaine le glaçait d'effroi.

Raoul étendit vers lui son bras menaçant, et d'une voix creuse et brisée qui faisait mal à entendre, répondit :

— Le vicaire de Saint-Ambroise sait tout, Gilbert Rollin ! Sortez d'ici ! Je vous chasse ! . . .

Gilbert recula, affolé, anéanti, sentant le vertige s'emparer de lui.

— Sortez ! répéta Raoul. Sortez, assassin !

Il ne put en dire davantage.

La terrible émotion subie venait de l'épuiser.

Un flot de sang jaillit de ses lèvres et il tomba dans les bras du docteur.

Madeleine poussa un gémissement.

Raymond Schloss, formidable, effrayant de fureur, bondit vers Gilbert, lui appuya ses deux mains sur les épaules, et le brûlant de son haleine, lui dit d'une voix sifflante :

— Ah ! s'il meurt, celui-ci, c'est encore vous qui l'aurez tué ! Sortez assassin ! . . . sortez ! . . .

Et il le poussait en arrière.

Gilbert, marchant à reculons, la tête perdue atteignit la porte et s'enfuit.

— Vivra-t-il, maintenant ? murmura le docteur avec désespoir. Tout ce que j'avais obtenu à force de soins, ce misérable vient de le détruire ! Pour l'amener là il avait fallu un premier miracle . . . pour le sauver à présent il en faut un second . . . Se fera-t-il ?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

I

Six mois s'étaient écoulés depuis la nuit sinistre où le vicaire de Saint-Ambroise avait été blessé.

Il avait fallu toute la science et tout le dévouement de l'ancien chirurgien-major pour le sauver une seconde fois après la terrible secousse subie en apprenant par Gilbert Rollin, on sait dans quelles conditions, la mort du comte Emmanuel.

Jamais rechute ne fut plus terrible.

Enfin, grâce aux soins prodigués, et grâce au tempérament de fer du malade ainsi qu'à sa ferme volonté de guérir, le jeune prêtre allait sortir victorieux des souffrances qui depuis cinq mois le tenaient entre la vie et la mort.

La convalescence n'avait duré qu'un mois, et Raoul d'Areynes allait sortir pour la première fois afin de se rendre à l'église Saint-Ambroise et d'y célébrer une messe d'actions de grâces.

Pendant ces six mois, bien des choses s'étaient passées.

Henriette Rollin, si gravement malade, avait été hors de danger bien avant son cousin et, lorsque la lucidité d'esprit lui était revenue, la vue de sa fille avait singulièrement hâté sa guérison.

La pauvre femme, qui ne pouvait soupçonner l'odieuse vérité, l'échange criminel du cadavre de son enfant contre des enfants volées à Jeanne Rivat, s'est prise d'une immense tendresse maternelle pour la frêle créature qu'elle croyait faite de son sang, de sa chair et d'une part de son âme.

La petite Marie-Blanche était pour elle le sujet d'une adoration sans bornes.

Jamais mère n'avait éprouvé pour son enfant une idolâtrie plus complète.

En même temps que la santé, la fortune était arrivée à Henriette, remplaçant la misère présente et supprimant toute inquiétude pour l'avenir.

La jeune femme avait été frappée douloureusement par la mort de son oncle, mais la tendresse maternelle atténua vite son chagrin.

Certes, elle n'oubliait pas celui qui s'était conduit avec elle comme un père ; elle gardait une profonde affection au généreux vieillard dont elle avait si cruellement blessé le cœur par son mariage ; elle lui gardait et devait lui garder toujours un souvenir attendri, mais ses larmes ne coulaient plus quand ce souvenir se présentait à son esprit.

Pour hâter l'envoi en possession de l'usufruit laissé à sa femme, Gilbert Rollin, muni d'un *pouvoir* régulier d'Henriette, avait dû se rendre au château de Fenestranges, où le Dr Pertuiset, revenu de Paris, veillait consciencieusement sur les intérêts de la nièce du défunt, son vieil ami.

Les formalités légales furent promptement accomplies, la succession déclarée ouverte, et Henriette Rollin, née d'Areynes, envoyée en possession de l'usufruit de la fortune du comte Emmanuel, dont le capital—nous le savons—restait inaliénable ; usufruit dont la mère de la petite Marie-Blanche devait jouir jusqu'au jour de la majorité ou du mariage de sa fille.

Les comptes fournis par le notaire de Paris laissaient disponible une somme de deux cent quatre-vingt-dix-sept mille francs provenant des intérêts arriérés du capital pendant l'année de la guerre et les mois de la Commune, joints à diverses rentrées et aux intérêts de l'année courante.

Gilbert reçut un chèque représentant cette somme et en donna décharge comme mandataire de sa femme, mais son pouvoir ne s'étendait pas plus loin, et c'était désormais à Henriette seule qu'incombait l'administration de ses revenus.

Toutes les affaires étant terminées, Gilbert questionna les serviteurs du comte Emmanuel, afin de savoir s'ils désiraient garder les emplois qui leur avaient été confiés dans le domaine de Fenestranges.

Il ne rencontra chez eux aucune sympathie.

Ces braves gens avaient été éduqués par Pierre Renaud et par Raymond Schloss sur ses antécédents et sur son caractère.

Tous déclinaient poliment ses offres.

Pierre Renaud manifesta l'intention de retourner dans les Vosges, son pays, où il possédait un petit bien et où il voulait finir ses jours.

Raymond, à qui les libéralités posthumes du comte Emmanuel permettaient, ainsi qu'à Pierre Renaud, de vivre d'une façon honorable, déclara qu'il comptait se fixer à Paris, afin de se rapprocher de l'abbé d'Areynes.

Les autres répondirent qu'ils s'étaient engagés déjà dans d'autres maisons.

Rollin fut irrité de ces refus, blessé de cette défection générale. Mais comme il se proposait de venir souvent au château de Fe-

nestranges où l'attiraient les grands bois, précieux pour lui qui aimait la chasse, il ne voulut point diminuer le train de maison et il s'occupa de remplacer les démissionnaires.

Ce fut hors du pays qu'il alla chercher ces remplaçants.

Ayant pourvu à tout, il revint à Paris, où il toucha le montant du chèque de deux cent quatre-vingt-dix-sept mille francs.

Possesseur d'une somme importante, Gilbert se sentait renaître, oubliant avec une facilité déplorable les jours de misère noire où il était forcé, pour vivre, d'accepter la complicité des vols commis par son fourrier, Servais Duplat.

Il ne songea plus qu'à jouir de nouveau de l'existence luxueuse, la seule qui convînt à ses goûts.

Henriette tomba d'accord avec lui pour aller habiter l'hôtel de la rue Vaugirard, faisant partie de l'héritage du comte Emmanuel et dont, par conséquent, l'usufruitière avait la jouissance.

C'est là que Mlle d'Areynes, jeune fille, avait goûté les premiers plaisirs mondains. C'est là qu'elle avait vu Gilbert Rollin pour la première fois et qu'elle l'avait aimé. Nous devrions dire : *pour son malheur*, mais elle ne se trouvait pas malheureuse, son amour s'obstinant quand même.

Gilbert fit revivifier les boiseries, raviver les dorures éteintes, modernisa une partie du mobilier, monta son écurie, choisit son personnel et, un mois après le commencement des travaux, s'installa avec sa femme dans le vieil hôtel rajeuni.

Quantité de gens qui lui avaient tourné le dos au moment de sa ruine revinrent lui tendre les deux mains et l'appeler : *Mon excellent bon*, quand ils apprirent que le comte Emmanuel d'Areynes était mort et que Mme Rollin héritait de sa fortune entière.

On le croyait ainsi et Gilbert, ne demandant qu'à le laisser croire, se gardait bien de parler des clauses restrictives du testament.

Bientôt de nouveaux amis vinrent se joindre aux anciens et l'hôtel de la rue de Vaugirard devint le rendez-vous d'une société quelque peu mêlée malgré ses dehors aristocratiques, société fort désireuse de profiter, dans une large part, des prodigalités du maître de la maison.

Nous disons : *du maître*, car Henriette, entièrement absorbée dans sa tendresse maternelle et ne vivant que pour la petite Marie-Blanche, laissait faire son mari et n'exerçait pas même le plus léger contrôle.

Connaissant, du reste, la teneur du testament de son oncle, elle n'ignorait point que Gilbert ne pouvait toucher au capital, et elle se disait que les revenus dont elle était usufruitière pouvaient suffire à l'entretien de la maison sur un grand pied.

Des économies conseillées par l'abbé d'Areynes et dont l'accumulation devait au bout de quelques années constituer une fortune, il n'était, bien entendu, nullement question.

Une fois l'installation achevée, Mme Rollin, complètement remise, pensa à aller voir son cousin Raoul.

Elle savait par Gilbert qu'il avait été grièvement blessé le jour même de sa rentrée à Paris.

Elle connaissait la marche lente de sa guérison et la consigne rigoureuse du médecin défendant de laisser arriver jusqu'à lui qui que ce fût, sans exception.

Mais elle ignorait complètement la rechute du vicaire, mettant de nouveau sa vie en grand danger à la suite du déplorable incident provoqué par Gilbert Rollin.

Celui-ci n'avait eu garde de parler à sa femme de ces choses qui ne lui causaient cependant pas le moindre remords.

Henriette attendait donc avec une grande impatience le moment où la consigne levée lui permettrait de voir son cousin.

Elle le désirait doublement, d'abord parce qu'elle éprouvait pour l'abbé d'Areynes une affection de sœur, et ensuite parce qu'elle voulait lui demander de baptiser sa fille.

Raymond Schloss était revenu à Paris ainsi qu'il en avait manifesté l'intention et il avait amené avec lui l'excellent docteur Pertuiset qui voulait s'assurer *de visu* de l'état véritable du vicaire de Saint-Ambroise et joindre son expérience à celle de l'ancien médecin-major.

Le vieux praticien avait quitté Fenestranges en confiant ses malades à un jeune médecin du pays et il s'était dit :

—Je ne reviendrai que quand j'aurai vu notre cher abbé complètement rétabli.

Il s'entendit le mieux du monde avec M. Leblond qui mit à sa disposition une chambre de son appartement, et tous les deux collaborèrent à la cure merveilleuse qui devait amener la convalescence du blessé.

II

Raoul d'Areynes, dès qu'il put penser et parler sans fatigue, se rappela le passé et prit ses deux sauveurs pour confidentes des douleurs cuisantes que ce passé faisait vivre dans son âme.

M. Pertuiset et M. Leblond avaient, depuis longtemps, une opinion faite au sujet de Gilbert Rollin.

L'un et l'autre appréciaient cet homme à sa juste valeur, et jugeaient ses actes comme ils méritaient d'être jugés.

Toutefois, afin de ne pas affliger leur malade et de calmer sa surexcitation, ils plaident chaudement les circonstances atténuantes, rejetant la plus grande partie du mal sur les privations et sur la misère, mauvaises conseillères.

—Je veux voir ma cousine, dit un jour le vicaire de Saint-Ambroise au Dr Pertuiset. Elle ignore certainement les actes de son mari... Mon devoir est de les lui faire connaître.

Le Dr Pertuiset voulut combattre cette résolution.

Raoul ne se laissa point convaincre.

Un messenger fut envoyé à Henriette pour l'appeler auprès du convalescent.

Elle accourut en apportant dans ses bras sa petite fille.

Alors eut lieu une scène des plus touchantes.

La colère de l'abbé d'Areynes se fondit comme la neige sous les rayons du soleil à la vue d'Henriette en larmes, et cependant souriante, présentant à ses baisers la mignonne créature, dont les menottes caressaient d'un geste lent et doux ses joues amaigries.

L'abbé s'acquitta, cependant, mais avec un grand calme, de ce qu'il considérait comme son devoir.

Il apprit à sa cousine de quel coup mortel Gilbert avait frappé le comte Emmanuel.

Henriette savait bien que le jeune prêtre ne mentait jamais. Donc il ne mentait pas en accusant Gilbert.

Elle le défendit pourtant de son mieux, et conclut en demandant pour lui indulgence et pardon.

Emu par les larmes, par les supplications de cette jeune mère, à qui l'on ne pouvait imputer à crime sa trop grande faiblesse et sa tendresse aveugle pour son mari, le Dr Pertuiset se joignit à elle pour plaider la cause du coupable et solliciter l'oubli du passé.

L'abbé d'Areynes secouait la tête.

—Ah ! s'il ne s'agissait que de moi, murmurait-il, l'oubli, le pardon seraient faciles. Mais au meurtrier de notre oncle, ai-je le droit de pardonner ?

Henriette eut alors des accents de désespoir d'une poignante éloquence.

Lui ! Raoul ! lui son cousin, presque son frère, qui, depuis les jours de son enfance, l'avait toujours aimée et toujours protégée, pourrait-il lui tenir rigueur ?... Désunirait-il dans sa pensée, dans ses affections, ceux que Dieu lui-même avait unis ? Ne pardonnerait-il point aux écarts de l'esprit malade d'un homme dévoyé, mais non perdu sans ressources ?...

Et elle s'écriait avec des sanglots

—Non, Gilbert n'est point un criminel ! Tu ne peux le regarder comme un meurtrier conscient ! Ce serait empoisonner ma vie et l'avenir de ma fille !... Ce serait nous tuer toutes deux !... Non, le père de ma petite Marie-Blanche n'a pas eu, n'a pu avoir l'horrible pensée que tu lui prêtes !... Aigri par la misère et par la vue de mes souffrances, inquiet pour l'avenir de l'enfant qui venait de naître, il a agi avec légèreté, mais il était incapable de préméditer froidement un crime ! Tu connais Gilbert, il est inconséquent, il est faible, mais aux faibles comme lui, les forts comme toi doivent indulgence et soutien. Cette lettre qu'il écrivait à notre oncle était bien l'expression de sa pensée, de sa conviction... A l'église Saint-Ambroise où je suis allée prier pour ta guérison, à ma première sortie, on te croyait mort ! Monsieur le curé lui-même en avait fait courir le bruit, et personne ne doutait que la triste nouvelle ne fût pas vraie ! Gilbert, trompé lui aussi, s'est fait l'écho d'un bruit mensonger !... il n'est coupable que de légèreté... il aurait dû venir ici et contrôler ce bruit... il ne l'a pas fait et c'était, certes, une grande faute, mais de cette faute à un crime, il y a loin !... Raoul, depuis mon mariage, Gilbert m'a causé plus d'un chagrin ; j'ai bien souvent souffert par lui, et cependant, j'ai pardonné... j'ai pardonné de tout mon cœur... Tu ne peux pas être plus impitoyable que moi !... Raoul, au nom de ma fille, je t'en prie, je t'en supplie je te le demande à mains jointes, pardonne !...

Le vicaire de Saint-Ambroise se sentait ébranlé.

Il pensait :

—Oui, Henriette a bien souffert, et non seulement elle pardonne, mais elle garde son amour intact ! Le prêtre peut-il être moins miséricordieux que la femme ?

Dès le début de cette scène, Mme Rollin avait placé la petite Marie-Blanche dans les bras du vicaire qui la pressait contre sa poitrine.

Il abaissa ses regards sur le visage de l'enfant dont les lèvres souriaient.

Tout à coup les deux menottes roses de la petite créature s'élevèrent et se tendirent vers Raoul comme si elles voulaient se joindre et l'implorer.

Ce geste enfantin et machinal remua le jeune prêtre jusqu'au fond des entrailles.

Il souleva Marie-Blanche et l'embrassa longuement, puis relevant la tête et fixant ses yeux sur Henriette, il dit :

—Oui, au nom de ta fille, je pardonnerai....

—Le pardon n'est pas l'oubli.... s'écria Mme Rollin.

—J'oublierai.... ajouta-t-il.

La figure d'Henriette s'illumina, tandis qu'une immense joie remplissait son cœur.

La paix était faite.

A quelques jours de là Gilbert vint voir son cousin par alliance et, cédant aux instances de sa femme, il se montra d'une correction parfaite dans l'expression de ses regrets et de ses promesses.

Désormais rien n'empêchait plus les deux hommes d'entretenir, comme par le passé, des relations sinon cordiales, du moins courtoises, Henriette aurait vivement désiré que Raymond Schloss, revenant sur sa détermination primitive, consentît à retourner en Lorraine et à prendre la direction des domaines de Fenestranges.

L'ancien garde général fut inébranlable.

Il voulait ne plus quitter Paris et rester sans cesse auprès de l'abbé d'Areynes, ce à quoi celui-ci l'encourageait très fort.

Pierre Renaud, prévenu par Raymond de la convalescence du vicaire de Saint-Ambroise, avait quitté les Vosges pour venir embrasser le neveu bien-aimé de son cher et regretté maître, et il ne retournerait en Lorraine que lorsque le blessé serait complètement guéri.

Voilà nos lecteurs au courant de la situation de quelques-uns de nos principaux personnages six mois après la fin des dernières et effroyables convulsions de Paris.

En se rappelant le passé au cours de sa longue et cruelle maladie, le vicaire de Saint-Ambroise devait forcément penser à Jeanne Rivat qu'il avait arrachée du milieu des flammes de sa maison incendiée, et confiée aux marins du capitaine de Kernoël pour être transportée à l'ambulance de la rue Servan.

Mais que pouvait-il faire en ce moment pour la pauvre femme ?

Les deux médecins lui défendaient absolument toute préoccupation.

Il n'avait d'autre parti à prendre que celui d'obéir de son mieux et de patienter.

—Du reste, si Jeanne Rivat était vivante, se disait-il, elle serait très facile à retrouver.

Lorsque l'ancien chirurgien-major et le docteur Pertuiset lui permirent de s'occuper moralement de ses affaires et de recevoir, le nombre des visiteurs fut considérable.

Parmi les plus empressés se trouvèrent le comte de Kernoël, sa femme et leur fils Lucien.

Le jour où ils se présentèrent, Henriette était chez son cousin avec la petite Marie-Blanche et sa nourrice.

Mme de Kernoël fut vivement impressionnée par la beauté et la grâce de la jeune femme, par sa façon de comprendre les devoirs de la famille, et surtout par l'amour maternel dont elle enveloppait son enfant.

La commune sympathie des deux femmes devint vite de l'amitié, et quelques jours après leur première rencontre Raoul obtenait, sans la moindre peine, que le comte et la comtesse tiendraient sur les fonts baptismaux la fille d'Henriette.

* * *

La paroisse Saint-Ambroise était en fête.

Au dehors des voitures de maîtres, aux attelages corrects, aux panneaux armoriés, s'échelonnaient en files pressées jusqu'au milieu de la rue à laquelle la paroisse a donné son nom.

Les cochers et les valets de pied s'enveloppaient frileusement dans leurs fourrures.

On était au mois de novembre, et l'automne de 1871 semblait présager un hiver rigoureux, semblable à celui de l'année terrible.

De ces équipages, tandis qu'ils faisaient halte devant le porche, descendaient des hommes aux allures aristocratiques, des femmes élégantes, de beaux enfants, qui se hâtaient d'aller prendre place dans la nef.

Une foule compacte encombrait la place, foule curieuse et respectueuse, étonnée de ce déploiement de luxe dans un quartier simple et travailleur.

Malgré le froid, le temps était beau et le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

Les cloches de l'église sonnaient à toute volée avec des rythmes joyeux.

A l'intérieur les murailles disparaissaient sous les tentures comme aux jours de grande fête.

Le maître-autel resplendissait, illuminé par les feux de cierges innombrables.

Les orgues jetaient leurs notes graves et solennelles sur la foule émue et recueillie qui remplissait la nef et les chapelles latérales.

Sous l'abside, à droite et à gauche du maître-autel, les stalles de chêne sculpté étaient occupées par des prêtres.

A droite, au centre des stalles, siégeait sous un dais de pourpre et d'or l'archevêque de Paris, le successeur du noble martyr de la Roquette.

Sur les premiers bancs de la nef, des soldats de toutes armes et de tous grades, puis des délégations des sociétés de secours aux blessés en temps de guerre, puis les représentants des plus grands noms de France mêlés aux modestes paroissiens du quartier Saint-Ambroise.

Enfin, sur les derniers bancs et dans les bas-côtés, des hommes et des femmes du peuple, des ouvriers en costume de travail.

L'espace compris entre le chœur et les premiers bancs de la nef avait été meublé de chaises.

On y voyait Henriette Rollin et son mari, le comte Edmond de Kernoël, capitaine d'infanterie de marine, sa femme et son fils, M. et Mme Leblond, le docteur Pertuiset, la vieille Madeleine, Raymond Schloss et Pierre Renaud.

A côté d'Henriette en grand deuil se tenait une nourrice également en deuil, portant dans ses bras une enfant de quelques mois, vêtue de blanc et enveloppée dans une pelisse blanche garnie de dentelles.

Pourquoi cette foule, pourquoi cette pompe, dans une église placée au centre d'un quartier populaire ?

Pourquoi l'archevêque de Paris ? Pourquoi ces généraux, ces officiers, ces soldats, mêlés au clergé de toutes les paroisses de la grande ville ?

Quelle fête célébraient-ils ? Dans quelle commune pensée s'unissaient ces représentants de l'armée, de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple ?...

Dans une pensée d'admiration pour un homme de bien, dans un élan de gratitude pour la Providence qui avait conservé quasi miraculeusement cet homme....

C'est que l'abbé Raoul d'Areynes, qui s'était montré sublime de dévouement et de charité dans les hôpitaux de Versailles, et que le quartier Popincourt aimait comme un bienfaiteur et vénérât comme un saint, allait offrir à Dieu une messe solennelle d'actions de grâces à l'occasion de son retour à la vie et à la santé.

Après l'office divin, le vicaire de Saint-Ambroise devait administrer dans la chapelle de la Vierge, le sacrement du baptême à la petite Marie-Blanche, l'enfant volée à Jeanne Rivat et dont Henriette se croyait la mère.

Le capitaine de Kernoël et sa femme allaient tenir la petite fille sur les fonts baptismaux.

Dix heures sonnaient.

Le suisse de l'église apparut, portant sa hallebarde, dont à chaque pas il frappait les dalles.

Derrière lui venait l'abbé d'Areynes, suivi d'un diacre, d'un sous-diacre, et d'enfants de chœur.

Son visage pâle conservait l'empreinte des souffrances subies.

Faible encore, il marchait lentement.

Il alla s'agenouiller devant le maître-autel et fit une courte prière, puis, se relevant, il se tourna vers la nef, les mains jointes, et s'inclina devant l'archevêque et devant l'assemblée des fidèles.

Les orgues jetèrent alors sous les voûtes de l'église les notes du *Gloria in excelsis* et Raoul commença la célébration du saint-sacrifice.

Quelques instants après la messe, le vicaire de Saint-Ambroise se rendit à la chapelle de la Vierge où il fit couler l'eau du baptême sur le front de la petite Marie-Blanche.

En rentrant à la sacristie il y trouva l'archevêque de Paris qui l'attendait et qui lui dit :

—Mon enfant, je suis chargé par le gouvernement de remplir auprès de vous une mission qui me comble de joie. Par ma voix le gouvernement vous témoigne son admiration pour votre conduite dans les hôpitaux de Versailles, par ma voix il vous remercie d'avoir été pour beaucoup dans la fondation de cette œuvre impérissable, qui se nomme aujourd'hui la Société des femmes de France pour venir en aide aux blessés en temps de guerre et, comme témoignage de reconnaissance, il vous envoie la croix de chevalier de la Légion d'honneur, que je suis bien heureux d'attacher sur votre poitrine....

Et, joignant l'action aux paroles, le prélat ouvrait un petit écrin et épinglait le ruban rouge de la croix à la soutane du vicaire.

—Et maintenant, l'accolade, ajouta-t-il en souriant.

Il embrassa Raoul qui, suffoqué par l'émotion, s'agenouilla devant lui en murmurant :

—Bénissez-moi, mon père !

L'archevêque étendit ses deux mains sur la tête du vicaire et dit :

—Au nom du Dieu de justice et bonté, je vous bénis, mon fils !

Raoul se releva, le visage inondé de larmes, l'émotion le suffoquait.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—On estime qu'il se célèbre journellement 3,000 mariages, dans tous les pays du monde.

—La législature du Wyoming vient d'abroger la loi qui exempte de taxes les institutions d'éducation et de charité.

—Un philanthrope russe, le conseiller Vermahoff, qui a distribué plus de \$5,000,000 en aumônes durant sa vie, vient de mourir. 50,000 personnes ont assisté à ses obsèques.

—Cinquante-cinq villes d'Angleterre brûlent leurs vidanges pour fournir la lumière électrique dans les rues. C'est bon à savoir. L'économie doit être énorme.

—M. Siméon Bolduc, de Victoriaville, a récolté trois minots de patates de la semence de vingt patates. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'y a pas une patate de gâtée dans cette récolte.

—In a Big City, tient l'affiche au Théâtre Royal, cette semaine. Les journaux américains font beaucoup d'éloges de cette nouvelle pièce de M. Robert Gaylor. Le rôle principal est tenu par mademoiselle Allie Gilbert, une artiste de grand mérite. La troupe qui l'accompagne, est, dit-on, excellente. In a Big City attirera sans doute de grandes foules pendant le reste de la semaine.

SI VOUS BUVEZ TROP, LISEZ

Quel est l'homme qui n'arrêterait pas de boire, s'il savait pouvoir arrêter sans torture, sans privation, en jouant pour ainsi dire et en s'amusant pendant quelques jours ?

Quel est l'homme qui ne voudrait pas être dégrisé, s'il était sûr de n'être jamais privé de boisson pendant qu'on le dégrise ; sûr de laisser la boisson de lui-même et d'en être dégoûté en quelques jours ; sûr de retourner chez lui sans désir de boire, sans tremblement, sans aucune trace des excès qui ont détraqué son état nerveux ?

Voilà pourtant ce que vous trouverez à l'hôpital privé du Dr Gadbois, 238, 240 et 242, rue Cadieux, et si à l'avenir vous rencontrez des buveurs qui continuent leurs excès pendant des semaines, ils n'auront plus d'excuse.

LE VENGEUR

Le numéro de septembre (No 21) de "La Bonne Littérature Française" vient de faire son apparition avec une nouvelle couverture et un grand changement dans son intérieur. Le morceau de résistance du magazine est un superbe roman complet *Le Vengeur* par Georges Grison, 111 pages d'un intérêt passionné et d'une émotion toujours croissante. Le héros faussement accusé de parricide, parvient à s'échapper des mains de la justice ; il revient au bout de dix-huit ans armé pour la lutte, son courage mâle, sa beauté, son audace commandent l'admiration. Par ses qualités rares il vainc ses ennemis et finalement retourne au château de ses pères, réhabilité et heureux dans sa famille retrouvée. Dans ce même numéro, la première partie de *La Fille du Révolutionnaire* charmera le lecteur par la vigueur du récit. Outre ces deux grandes attractions, le magazine contient : *Ce que j'aime*, une charmante romance avec musique ; *L'Oranger blanc*, poème de Jean Rameau ; des recettes utiles pour la maison et le ménage. Des articles intéressants remplissent le livre et en font un superbe numéro de 144 pages, sans aucun doute le plus bel exemplaire de la publication jusqu'à ce jour. Les éditeurs demandent aussi des agents, écrivez pour conditions.

Ce magnifique numéro (*Le Vengeur*) sera expédié franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 10c en argent ou timbres-poste canadiens ou américains. Adressez : Leprohon & Leprohon, éditeurs, 25, rue St-Gabriel, Montréal, Canada.

JEUX ET RECREATIONS

QUESTIONS HISTORIQUES

Quel est le nom de l'héroïne qui tira le premier coup de canon, lors du siège de Louisbourg par les Anglais

Qui a découvert l'île de Terre-Neuve, le Labrador et le Mississipi ?

CHARADE

Mon Premier toujours vert, offre, dans la [chaleur
Une ombre bienfaisante, un abri protecteur.
Mon Tout s'y établit, y fixe sa demeure,
Et chante avec gaieté ses refrains à toute [heure.
Mon Second n'est qu'un bruit, souvent har- [monieux,
Quelquefois discordant, jamais silencieux.
Il est aussi, parfois, une simple pelure
Du grain que le Seigneur nous donne en [nourriture.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE No 594

Logogriphe.—Canon, Anon, Non, On.
Anagramme.—Lin et Nil.
Mots carrés.—A D A M
D A M E
A M E R
M E R E

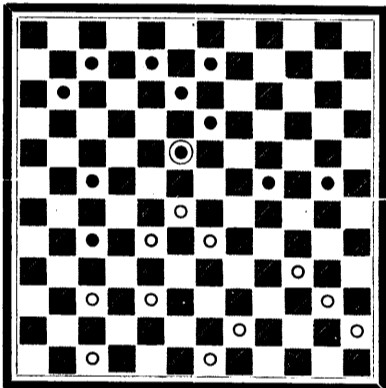
ONT DEVINE :

Rachel, Yamaska Est ; Jean et Marie, St-Jérôme ; Mlle Marie Aymong, Mlle Schayer, Mlle Antonia Boucher, Montréal ; Charles Huot, Lachine ; Z. Dupuis, Sorel.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME DE DAMES No 175

Composé par M. C. E. St-Maurice, Montréal
Noirs—11 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 173

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
49	43	31	9
43	37	47	14
45	38	63	31
23	17	24	11
35	28	22	35
32	25	31	20
33	27	14	33
29	17	gagnent.	

Solutions justes par MM. J. P. Cousineau, E. Pilon, Ottawa ; P. Duplessis Williamsville.

A CORRIGER

Dans le problème 174 le pion 35 doit être à 45.

ABONNEZ-VOUS

AU
MONDE ILLUSTRÉ

SEUL
Journal français Illustré

DU
CANADA

ET
LE PLUS COMPLET
DES

Journaux Littéraires

Fraco : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candès**

Dépuratif, Tonique, Déterseif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc... conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDES, PARIS 85 St-Denis, 16

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULÉ**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

POUDRE
— POUR —
LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE
20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les **CRUAGES DIFFICILES**.
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 21 septembre 1895

50,092

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie**

**ARRIVÉ ~
~ ARRIVÉ**

Tous nos grandes nouveautés d'automne sont arrivées.
Venez en faire l'inspection ; l'assortiment est complet et les pris des plus bas.

Nouvelles soies de fantaisie
Nouvelles soies de couleurs
Nouvelles soies noires crêpées

Nouvelles étoffes noires
Nouvelles étoffes de couleurs
Nouvelles étoffes de fantaisie
Nouveaux crêpons noirs
Nouveaux crêpons de couleurs
Nouveaux crêpons soie et laine
Nouveaux crêpons en soie

**NOUVEAUX TWEEDS
NOUVEAUX TWEEDS**

Nouvelles étoffes brodées
Nouvelles étoffes bouclées

**La plus haute nouveauté de
la saison**

**OUVERT LE SAMEDI
JUSQU'A 9.30 HEURES**

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

**35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL**

**Un LEZARD
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux États-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

**Z. BRABANT
HERBORISTE
2242, Rue Notre-Dame, Montréal**

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :


POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES
de **MONTRÉAL** (limitée).



32784

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délice parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD

MONTRÉAL



360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON,
PASTEL, ETC, ETC,
TELEPHONE 7283

AUX DAMES

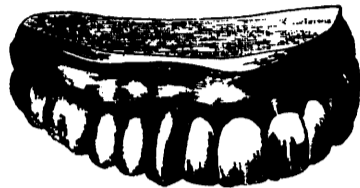
ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue
18, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1 ^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS	1 an	14
	6 mois	8
	3 mois	4
	12 mois	50
	1 an	26
	6 mois	15
	3 mois	8
	12 mois	62

Prix et dans les Départements
l'abonnement franc.

On s'abonne sans frais dans les bureaux de la Société française de Librairie et de Photographie.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN - 6 MOIS, \$3.2

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1808, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. Full and complete information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.